France ILLUSTRATION

N° 134 — 24 AVRIL 1948 — 50 FRANCS

Illinois U Library

Phot. Gonzague Dreux.

LE GÉNÉRAL DE GAULLE PRONONCE A MARSEILLE, LE 17 AVRIL, UN GRAND DISCOURS POLITIQUE POUR CLOTURER LE PREMIER CONGRÈS DU R.P.F. (Voir pages 392 à 394.)

TÉLÉPHONES
Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

France ILLUSTRATION
REVUE HEBDOMADAIRE - 13, rue Saint-Georges, Paris-9e

ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE :
ÉDIFRANCILUS
Chèques postaux : PARIS 4170-19

TARIF DES 4 CATÉGORIES D'ABONNEMENT

L'abonnement n° 1 donne droit aux 49 numéros d'actualités.

L'abonnement n° 2 est formé des 49 numéros d'actualités et de la collection de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

L'abonnement n° 3 se compose des 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux.

L'abonnement n° 4 comprend les 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux, et la collection complète de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

FRANCE ET COLONIES FRANÇAISES :

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an . . .	2.250	2.650	2.750	3.150
6 mois . . .	1.125	1.325	1.375	1.575

ÉTRANGER :

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an . . .	2.800	3.300	3.450	3.950
6 mois . . .	1.400	1.650	1.725	1.975

FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE
(réservée exclusivement à nos abonnés) paraissant le 15 de chaque mois.

France et Colonies . . . Un an **400 fr.**
Étranger. . . . . Un an **500 fr.**

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les abonnements seront servis dans les limites de la disponibilité du tirage.

Les demandes de changement d'adresse doivent être accompagnées de la dernière bande et de **10** fr. en timbres-poste.

Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

La TABLE DES MATIÈRES de 1947 est parue. Chaque semestre : **14 fr.** — Frais d'envoi : **3 fr. 50** par fascicule.

LE PROCHAIN NUMÉRO France ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE

LA SECONDE MORT
DE MONSIEUR DE NORPOIS
Chronique de Robert de SAINT-JEAN

LES YEUX ET LA LUMIÈRE
Nouvelle inédite de VERCORS

THERMIDOR
Pièce en quatre actes de Claude VERMOREL

PARAITRA LE **15 MAI**

QUATRIÈME ANNÉE NUMÉRO 134 24 AVRIL 1948

France ILLUSTRATION

GEORGES OUDARD
FONDATEUR

G. CAHEN-SALVADOR
DIRECTEUR GÉNÉRAL

LES ÉVÉNEMENTS DE BOGOTA

La capitale de la Colombie a été le théâtre de tragiques événements. A la suite du meurtre d'un leader libéral, Eliecer Gaïtan, de violentes émeutes ont éclaté, faisant des centaines de victimes. La plupart des édifices publics ont été incendiés. L'état de siège a été proclamé. D'après le président Ospina Perez, des agitateurs extrémistes seraient responsables de ces troubles. Le calme revient peu à peu à Bogota, où la Conférence panaméricaine a repris ses travaux.

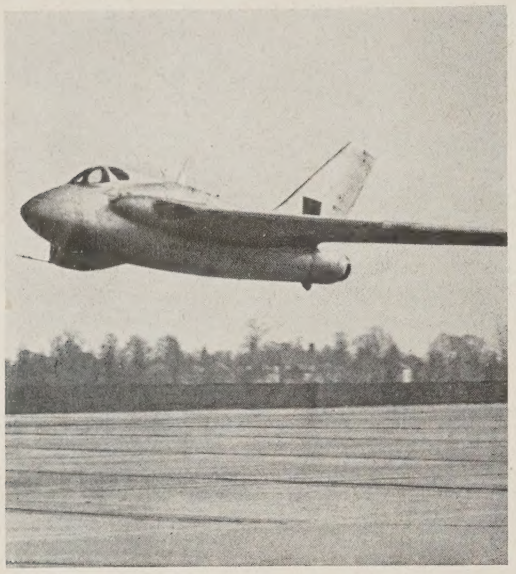
RADIO-PHOTO ASSOCIATED PRESS.

INSTANTANÉS de la SEMAINE MONDIALE

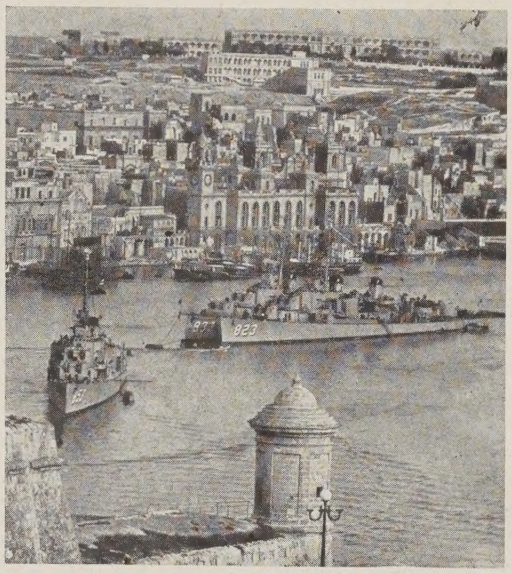
L'ASSEMBLEE NATIONALE CHINOISE s'est réunie. Avant l'ouverture des débats, le maréchal Tchiang Kai Chek a fleuri le mausolée de Sun Yat Sen et annoncé qu'il ne serait pas candidat aux élections.

LE GENERAL GUILLAUME, commandant en chef des Forces françaises d'occupation en Allemagne, s'est rendu à Francfort. Il succède au général Sevez, qui a été tué récemment au cours d'un accident de chasse.

DES TROUPES GRECQUES équipées d'uniformes et d'armes américains ont débarqué sur la côte de Thessalie. Elles vont tenter de prendre à revers les partisans qui sont retranchés dans les montagnes.



JOHN DERRY, pilote d'essai de la Société de construction aéronautique de Havilland, a battu, à Hatfield, près de Londres, le record du monde sur 100 kilomètres en circuit fermé, à 973,445 km.-h.

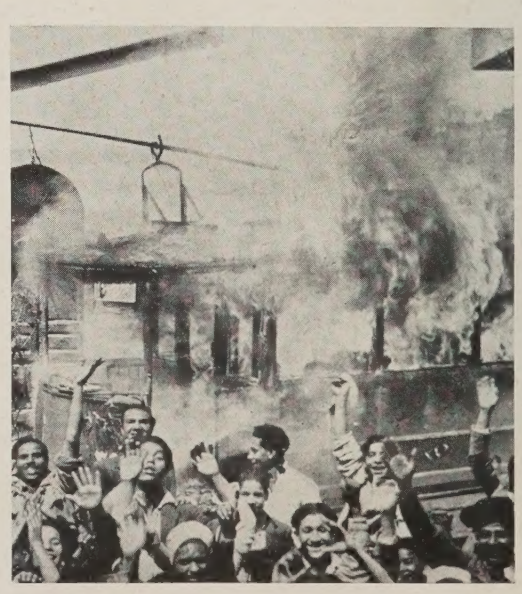


LES TROIS DESTROYERS américains *S. B. Roberts, C. H. Roan* et *H. J. Thomas* ont relâché dans le port de Malte escortant le porte-avions *Philippine Sea,* commandé par le contre-amiral R. E. Jennigs.

UN AVION TCHECOSLOVAQUE qui devait se rendre normalement de Prague à Bratislava a atterri à Neubiberg, zone américaine d'Allemagne. Il transportait vingt personnalités fuyant la Tchécoslovaquie.

30.000 AMERICAINS ET AMERICAINES qui appartiennent à des organisations militaires ou patriotiques, ainsi que des détachements de l'armée et de la garde, ont défilé dans la 5e Avenue, à New York.

LES DELEGUES DE FORCE OUVRIERE se sont réunis en congrès au palais de la Mutualité, à Paris. M. Bothereau a été élu secrétaire général et M. Léon Jouhaux, président par acclamations.



DES EMEUTES ont éclaté à Alexandrie à la suite d'une grève de la police. Une trentaine de personnes ont été tuées et vingt-deux autres blessées. La situation a été si grave que les policiers ont repris le travail.

LA DISCORDE DES VAINQUEURS

PAR ANDRÉ FRANÇOIS-PONCET

AMBASSADEUR DE FRANCE

Le fait capital qui domine, dès les lendemains de l'écroulement de l'Allemagne hitlérienne et de la Conférence de Potsdam (août 1945), l'histoire de l'Europe et du monde, c'est ce que l'on appelle, d'un terme pudique, l'« expansionnisme », mais qu'il serait plus franc de nommer l'« impérialisme » russe. C'est l'antagonisme entre les Etats-Unis et l'U. R. S. S. qui en a été la conséquence. C'est la discorde des vainqueurs.

L'ATTITUDE RUSSE APRÈS LA DÉFAITE ALLEMANDE

On croyait généralement que la Russie avait toute raison de s'estimer satisfaite des fruits qu'elle retirait de la victoire, d'autant plus qu'avant les événements de 1939 ses dirigeants n'avaient jamais manifesté qu'ils eussent l'ambition d'étendre au delà de leurs frontières traditionnelles la domination politique de leur pays. L'annexion de Petsamo, en Finlande, des Etats baltes, d'une partie de la Pologne et de la Prusse orientale, de la Ruthénie subcarpathique, du Nord de la Bukovine et de la Bessarabie, l'attribution à son profit, dans le Pacifique, des îles Kouriles et de l'île de Sakhaline, celle de Port-Arthur, du port de Dairen et de la presqu'île de Liao-Toung, en Mandchourie, représentaient pour la République des Soviets le gain d'une superficie de territoire supérieure à celle de la France et d'une population de plus de 23 millions d'habitants. Il semblait qu'il y eût là de quoi la contenter. Le président Roosevelt et M. Winston Churchill avaient — il est vrai, dans des conditions qui n'ont pas encore été complètement éclaircies — reconnu, aux Conférences de Téhéran et de Yalta, que la Bulgarie, la Roumanie, la Yougoslavie entreraient dans sa « zone d'influence ». Mais cela ne signifiait pas qu'elle fût en droit d'exiger de ces nations l'obéissance et de leur imposer des gouvernements de son choix. La preuve en est qu'il avait été entendu que des ministères de large union nationale seraient constitués dans les pays libérés de l'occupation allemande et que la tâche de ces ministères serait d'inviter les pays en question à dire, par le moyen d'élections libres, comment ils désiraient être gouvernés.

Au surplus, on était plein d'admiration et de reconnaissance pour l'héroïsme dont avait témoigné le peuple russe. L'Occident était russophile. Il pensait que la solidarité née sur les champs de bataille survivrait à la guerre, qu'elle présiderait aux négociations d'où sortiraient les traités de paix et qu'entre les vainqueurs d'hier s'établiraient, dans le respect mutuel des idéologies réciproques, des relations amicales et de bon voisinage, indispensables, notamment, à l'administration en commun de l'Allemagne.

Mais, deux mois à peine après la Conférence de Potsdam, les Russes infligent à ces prévisions optimistes un démenti cuisant. Ils se comportent non plus en alliés, mais en adversaires. Leur attitude, toute de méfiance et d'hostilité, s'affirme dès les premières réunions de l'O. N. U. et du Conseil de sécurité. Dans le débat sur l'arme atomique, ils se révèlent soucieux d'assujettir les puissances à un contrôle auquel ils cherchent à se soustraire eux-mêmes. En même temps, la découverte d'une affaire d'espionnage au Canada montre que leur gouvernement emploie à des besognes illicites le personnel de ses missions diplomatiques à l'étranger. A plus de vingt reprises depuis les débuts de l'organisme successeur de la Ligue genevoise, ils font usage du droit de veto, si bien qu'ils enlèvent à celui-ci toute efficacité et ne paraissent y adhérer que pour le paralyser ou s'en servir comme d'un amplificateur de leur propagande. Sur l'Iran, la Grèce, la Turquie, ils exercent une pression comminatoire, qui vise à rendre ces trois Etats dociles à leur volonté. Dans les affaires intérieures de la Pologne, de la Hongrie, de la Yougoslavie, de la Roumanie, de l'Albanie, de la Bulgarie, ils interviennent sans vergogne, par l'entremise des partis communistes, qui suivent leurs consignes. Ils éliminent systématiquement l'opposition ; ils pèsent de tout leur poids sur les élections ; ils installent des « démocraties populaires » ; ils mettent au pouvoir des hommes à leur dévotion, qui sont souvent des citoyens soviétiques, comme Rakoci et Dimitrov. Conduites selon une méthode uniforme et jalonnées par la fuite de Nagy et de Mikolajczyk, l'emprisonnement de Jules Maniu, l'exécution de Mihaïlovitch et la pendaison de Petkov, ces opérations aboutissent à la formation, autour de l'U. R. S. S., d'une ceinture d'Etats satellites, liés entre eux, et avec Moscou par un réseau de pactes de consultation et d'assistance mutuelle, à la création d'un véritable « bloc oriental », séparé du reste du continent par le fameux « rideau de fer ».

En Allemagne même, les Russes n'agissent pas autrement. Négligeant les accords conclus à Potsdam et les décisions du Conseil de contrôle, ils soviétisent leur zone ; ils y introduisent, au bénéfice du parti communiste, dont ils sont maîtres, la dictature totalitaire, le règne de la police, le travail forcé ; ils y prélèvent à leur guise des réparations ; ils y flattent, en se déclarant partisans d'un retour à l'unité du Reich, la passion nationaliste, dans l'idée que l'Allemagne orientale s'attachera à eux et deviendra sinon par conviction, du moins par espoir de résurrection et appétit de revanche, un instrument de diffusion et de pénétration vers l'Ouest de leur influence.

EXPLICATION DE L'ATTITUDE RUSSE

Comment s'explique une pareille attitude ? Quels sont ses véritables mobiles ? A quoi tend-elle ? On voudrait le savoir ; il serait très important de pouvoir le déterminer avec certitude ; on ne peut, cependant, que le conjecturer.

Assez longtemps on a considéré que les dirigeants de l'U. R. S. S., obsédés par le souvenir des Koltchak et des Denikine, du cordon sanitaire et du réseau de barbelés dont les puissances occidentales avaient jadis voulu les entourer, étaient sujets à un complexe d'infériorité, qu'ils étaient mus, principalement, par la peur, comme si leurs alliés de la veille devaient être tentés de se retourner contre eux et de supprimer, en les étouffant, un communisme détesté. Les Etats satellites ne seraient donc qu'un glacis défensif, le rideau de fer, une protection contre les mauvais desseins prêtés aux Occidentaux, et plus précisément à l'Amérique, dont l'impérialisme est, chaque jour, bruyamment dénoncé.

Il est possible qu'en effet les Moscovites soient sensibles à la peur ; mais ce n'est pas la peur d'une attaque des puissances occidentales qui les agite, car ils ne sauraient y croire sérieusement ; c'est plutôt la peur de la contagion libérale qui aurait pu dangereusement se répandre en U. R. S. S. à la suite des contacts pris par les soldats russes avec leurs camarades étrangers et des observations faites par eux dans les territoires occupés. Aussi ont-ils plus sévèrement que jamais, après la guerre, fermé les portes de leur pays aux visiteurs, confiné les journalistes et les diplomates du dehors dans un cercle étroit qu'ils ne peuvent franchir et resserré tous les ressorts de l'orthodoxie bolcheviste. Quant au prétendu impérialisme américain, il n'est pas vraisemblable qu'ils voient en lui autre chose qu'un slogan utile à leur propagande. Quelle que puisse être la déformation de leur esprit, il ne peut leur échapper que l'Amérique ne suit en aucune façon leur exemple, qu'elle a radicalement démobilisé ses armées, qu'elle ne poursuit aucune revendication territoriale, qu'elle n'intervient nullement dans la vie politique du continent, qu'elle prêche, au contraire, à l'Europe l'union et l'organisation. Ce que le Kremlin appelle l'impérialisme américain, c'est, semble-t-il, l'appui que l'Amérique donne aux pays menacés par l'impérialisme russe, tels que l'Iran, la Grèce et la Turquie.

Et si cet appui exaspère les chefs soviétiques, c'est qu'ils sont la proie non pas d'un complexe d'infériorité, mais, au rebours, d'un immense orgueil. Ils s'attribuent tout le mérite d'avoir vaincu l'Allemagne hitlérienne. Ils estiment que cette victoire, qui est leur œuvre, leur confère des droits exceptionnels et qu'en s'opposant à leurs prétentions les puissances occidentales commettent un déni de justice et trahissent les arrière-pensées les plus suspectes. Malgré le raffinement de leur machiavélisme, ils gardent, à certains égards, une mentalité élémentaire. Il est normal, pour eux, que la victoire soit

sanctionnée par la conquête et que de sa victoire le vainqueur cherche à retirer la plus grande conquête possible. On n'a pas assez remarqué que, lorsqu'ils avaient lié partie avec le Reich, ils avaient signifié à Hitler un programme de revendications si ambitieux que celui-ci en avait été effrayé et fortifié dans son dessein de les abattre. Ce programme, c'est celui qu'après la défaite allemande ils se sont efforcés de réaliser.

L'orgueil de la victoire, combiné avec l'expérience et le souvenir de la guerre, a stimulé chez eux, et en même temps dans le peuple, un sentiment national qui a tourné au nationalisme. Le communisme russe, internationaliste à l'origine, est devenu nationaliste ; il a cultivé ce nationalisme d'autant plus qu'il constatait qu'il ne pouvait qu'y accroître sa popularité. Mais le nationalisme, à son tour, devait l'amener au panslavisme. Et c'est ce qui s'est passé.

Le communisme russe s'est approprié les thèses des doctrinaires du panslavisme, qui, sous le règne des tsars, réclamaient pour la Sainte-Russie la frontière de l'Elbe, la maîtrise de l'Europe danubienne et balkanique, le contrôle des Détroits, ainsi que des avancées en Perse et en Turquie.

Peut-on en conclure que, ces aspirations une fois satisfaites, l'U. R. S. S. s'en tiendrait là et laisserait le monde vivre en paix ? Pour qu'il en fût ainsi, il faudrait qu'elle eût renoncé à sa mission universelle. Or, elle n'a pas cessé de considérer que son but final, c'est de révolutionner le monde entier, et d'abord l'Europe, de l'affranchir

Réunion annuelle des délégués des pays slaves, a Prague. Y étaient représentées : U. R. S. S., Yougoslavie, Bulgarie, Pologne et Tchécoslovaquie.

L'immeuble des chemins de fer allemands, dans le secteur américain Berlin, est sévèrement gardé par les polices militaires alliées en ar

de la domination des régimes bourgeois et capitalistes et de lui apporter, sous la forme de la « démocratie populaire », les bienfaits du régime communiste. Le panslavisme a des limites. Le communisme n'en a pas. Aussi relève-t-on l'activité de ses émissaires non seulement en Europe, mais dans les contrées les plus diverses, en Insulinde, en Chine, au Cachemire, en Indochine, dans les deux Amériques, notamment, il y a peu de jours, à Bogota.

Et quiconque lui résiste est taxé de fasciste et d'impérialiste.

LA RÉACTION DES PUISSANCES OCCIDENTALES

Que leur alliée russe ait pu se muer en un adversaire, les puissances occidentales ont été longues à s'en convaincre. Ce n'est que le 12 mars 1947 que le président Truman, dans un discours mémorable, a notifié aux Soviets un avertissement solennel, en déclarant que les Etats-Unis ne se désintéresseraient pas du sort des Etats dont l'indépendance serait menacée. Mais, en juin de la même année, le général Marshall n'en a pas moins invité la Russie à participer au bénéfice de l'action de secours aux pays européens victimes de la guerre qu'au nom de son pays il proposait d'organiser. Vain scrupule !

Il ne s'est attiré qu'un refus méprisant, accompagné d'injures à l'adresse de l'impérialisme américain. Bien plus, à la fin de septembre 1947, Jdanov, l'un des principaux lieutenants de Staline, reconstituait publiquement l'ancien Komintern, sous le nom de Kominform, et lui assignait pour tâche de ranimer le zèle révolutionnaire du communisme, particulièrement en Italie et en France, où des grèves furent provoquées, du reste, peu après. La Conférence de Moscou, en mars et avril 1947, avait mis en lumière l'impossibilité de s'entendre avec les représentants de l'U. R. S. S. sur les grandes lignes des traités à conclure avec l'Allemagne et l'Autriche. Les puissances occidentales n'abandonnèrent pas cependant tout espoir d'arriver à un accord. Elles firent, en novembre, à Londres, une nouvelle tentative, qui n'eut pas plus de succès. C'est alors seulement qu'elles se résignèrent à penser que, faute d'obtenir le concours souhaité, elles devraient agir — et tout d'abord en Allemagne — sans la République des Soviets, sinon contre celle-ci. Encore y mirent-elles beaucoup de lenteur et d'hésitation. La France, surtout, répugnait à tenir pour définitive la coupure de l'Allemagne et de l'Europe, la scission du monde en deux groupes hostiles. Il lui semblait, non sans raison, que la formation d'un bloc occidental en face d'un bloc oriental créerait un état de choses dangereux pour la paix. Et elle ne voulait pas renoncer à croire qu'on parviendrait, quand même, à l'éviter.

Là-dessus éclate, le 23 février 1948, le coup d'Etat de Prague. A l'instigation de Zorine, principal collaborateur de Molotov, les communistes tchèques, bien qu'ils ne soient qu'une minorité, s'emparent du pouvoir et substituent à la république libérale existante une pseudo-démocratie, totalitaire et policière, d'obédience moscovite. Le suicide de Jan Mazaryk souligne de façon dramatique l'attentat dont l'indépendance et la liberté de son pays viennent d'être victimes. Chez les puissances occidentales, l'émotion est intense. Il semble que les derniers doutes se dissipent, que les yeux s'ouvrent.

Les Russes se sont bornés, pourtant, à répéter à Prague l'opération déjà accomplie par eux dans les pays voisins. Mais, précisément, le fait

qu'ils avaient, jusqu'à présent, ménagé la Tchécoslovaquie avait permis de supposer qu'ils reconnaissaient à celle-ci un rôle d'intermédiaire, d'ultime trait d'union entre l'Est et l'Ouest. Désormais, l'illusion s'évanouit ; le dernier volet du rideau de fer s'est abaissé ; de la Baltique à l'Egée il ne manque plus un maillon à la chaîne des satellites. Le quadrilatère de Bohême possède, en outre, une valeur stratégique de premier ordre. Qui le tient, disait Bismarck, tient l'Europe. De cette place d'armes il est facile à des concentrations militaires de se porter à l'attaque de l'Italie, de l'Allemagne ou de l'Autriche. Le geste russe est donc doublement suspect. Aussi entraîne-t-il des conséquences de la plus haute importance.

Les puissances occidentales sont comme fouettées par l'événement. Elles avaient engagé entre elles des négociations afin de développer leurs échanges économiques. Ces négociations reçoivent une impulsion subite. En même temps, leur caractère se modifie. Elles revêtent un aspect non plus seulement économique, mais politique. La France et l'Angleterre concluent, le 17 mars 1948, à Bruxelles, avec les trois nations du Benelux (Belgique, Hollande et Luxembourg) un pacte qui comporte une clause d'assistance mutuelle contre tout agresseur, c'est-à-dire contre un agresseur qui ne serait plus uniquement l'Allemagne, comme il avait été primitivement prévu, mais qui pourrait être aussi la Russie.

De leur côté, la France et l'Italie, résolues à s'acheminer vers une union douanière, donnent le 20 mars, à Turin, à leur décision une

GARDES RUSSES, QUI PARTICIPAIENT A LA SURVEILLANCE PENDANT LES RÉCENTS NEMENTS, ONT ÉTÉ RAVITAILLÉS PAR UNE VOITURE DE LA POLICE ALLEMANDE.

forme particulièrement solennelle, destinée à faire entendre que leur intention est bien de pousser plus loin leur accord. Parallèlement, les seize Etats bénéficiaires du plan Marshall se sentent, en raison même de l'hostilité violente que l'U. R. S. S. témoigne à ce plan, raffermis dans leur solidarité, et ils le manifestent par la création d'un secrétariat permanent. A Londres, les Trois Grands, France, Angleterre, Etats-Unis, sans plus s'arrêter à l'obstruction des Russes, se concertent pour fixer l'attitude qu'ils auront à l'égard de la portion de l'Allemagne qu'ils occupent. Surmontant les divergences qui les séparent, ils conviennent que le bassin de la Ruhr sera soumis à un contrôle commun, que la Sarre sera définitivement incorporée au domaine économique français, que l'Allemagne de l'Ouest sera dotée d'une constitution fédérale et qu'intégrée dans les dispositions du plan Marshall elle sera représentée, désormais, au sein du groupement des Seize. Enfin, le président Truman renouvelle, le 17 mars, sa promesse d'aide et d'assistance aux démocraties occidentales et proclame la volonté de l'Amérique de restaurer et d'augmenter, par le recours à la conscription et au service obligatoire, la force de ses armes.

Tout cela n'est qu'un début ; les pactes conclus s'étendront à de nouveaux signataires ; ils devront être couronnés par une garantie américaine et complétés par des accords précis, de nature militaire. Dès maintenant, cependant, il apparaît que l'Occident s'est réveillé ; il se montre décidé à ne pas se laisser sans résistance absorber par l'impérialisme soviétique ; l'idée d'une ligue, d'une fédération de l'Europe occidentale est née ; elle est en marche ; ses progrès ne s'arrêteront plus.

Véritable auteur du bloc défensif qui se forge ainsi pour lui tenir tête, la Russie s'indigne, proteste et riposte. A Berlin, le maréchal Sokolovski, profitant du fait que l'ancienne capitale constitue un îlot divisé en quatre au sein de la zone russe, met en jeu, après avoir suspendu l'activité du conseil quadriparti et dénoncé la politique pratiquée par les gouvernements de ses trois partenaires, un système de vexations inspiré non seulement par le dépit et la rancune, mais aussi par le désir d'humilier, sous les yeux de la population allemande, les puissances occidentales et d'obliger celles-ci à évacuer la ville.

Jusqu'ici, le résultat de cette tactique n'a pas répondu à l'attente de ses inventeurs. Les puissances occidentales n'ont pas cédé. La collision d'un avion britannique avec un appareil soviétique a encore envenimé les rapports mutuels. Un état de tension chronique s'est institué entre les vainqueurs, au siège même de leur victoire. La guerre froide, entre eux, se poursuit.

PERSPECTIVES IMMÉDIATES

Il serait vain de chercher à dissimuler les dangers d'une pareille situation. On a pu, un instant, penser que les provocations russes à Berlin tendaient à nouer la crise, pour qu'il devînt nécessaire de la dénouer par le moyen d'un large échange de vues. Mais cette hypothèse ne s'est pas vérifiée. La rencontre du maréchal Montgomery avec le maréchal Sokolovski n'a eu aucun effet pratique. Au contraire, elle

UN AUTOCAR VENANT DE LA ZONE D'OCCUPATION BRITANNIQUE ARRIVE A BERLIN AYANT TRAVERSÉ LA ZONE RUSSE SANS AVOIR ÉTÉ INQUIÉTÉ OU CONTRÔLÉ.

a été suivie, le lendemain, par la publication d'un communiqué, évidemment rédigé à Moscou, qui jetait de l'huile sur le feu.

Tant que régnera l'équipe des Molotov, des Jdanov, des Beria, des Malenkof et consorts, aucun changement n'est probable. Ils persévéreront dans la ligne qu'ils se sont tracée. Ils institueront, sans doute, un gouvernement communiste de l'Allemagne orientale, semblable à ceux qu'ils ont suscités dans les Etats satellites, et qui obéira à leurs ordres. Les préparatifs de l'opération sont déjà faits. Ils voudraient seulement présenter leur décision comme une réplique à l'organisation de l'Allemagne occidentale par les Anglo-Saxons et la France et rejeter sur cette initiative la responsabilité de la rupture définitive.

Mais cette rupture, qu'ils auraient pu si facilement éviter, ils l'acceptent : ils n'attendent plus que le moment le plus favorable pour la consommer.

Ainsi, en un temps où elle aurait eu besoin d'unir et de coordonner ses efforts pour soulager ses misères et guérir les plaies dont elle est encore toute saignante, l'Europe et, avec elle, le monde se divisent en deux camps. La raison y perd tout ce que la passion et le fanatisme y gagnent... Ce n'est pas à dire, pourtant, que la guerre froide doive fatalement tourner en guerre chaude.

Aucun des deux camps ne souhaite la guerre et n'est, du reste, en mesure de la faire. La paix résultera de l'équilibre des forces qui ne manquera pas de s'établir entre eux. Mais ce sera une paix armée.

Et l'on s'était plu à espérer qu'instruits par l'expérience les vainqueurs sauraient organiser de manière efficace, dans la tolérance et la concorde, un régime de paix véritable, c'est-à-dire de paix désarmée !

Photographies I. N. P., Keystone, New York Times, U. P.

ANNIVERSAIRE DE LA

A Strasbourg : le général de Gaulle annonce que pour promouvoir ses idées il fonde le R. P. F., dont il assumera la présidence.

A Rennes : le général de Gaulle attaque la politique communiste et lance contre ses adhérents l'expression de « séparatistes ».

A Vincennes : première manifestation du R. P. F. dans la région parisienne. Le général de Gaulle demande aux 500.000 personnes venues l'applaudir de voter pour les listes qu'il patronne.

Le trait dominant de la vie publique française d'avant guerre était la stabilité des courants et des structures politiques derrière l'instabilité des gouvernements. Les observateurs avaient démontré et que les électeurs, dans l'ensemble, étaient constants et fidèles, et que leurs changements mêmes obéissaient à des lois. Les partis évoluaient lentement et ne connaissaient qu'exceptionnellement des « mutations brusques ».

Le bouleversement essentiel de notre après guerre est l'apparition de formations champignons. Déjà le destin du M. R. P. était frappant : en quelques mois — et même en quelques semaines — un petit groupe d'hommes, rangés derrière une étiquette nouvelle, était devenu un grand parti qui obtint un succès important aux différentes consultations électorales.

Encore ne s'agissait-il point d'une création au sens absolu du mot. Derrière les républicains populaires, à la fois les portant et les influençant, il y avait plus d'un siècle d'histoire — celle du catholicisme social, dont Lamennais avait été le promoteur et le prophète.

Le R. P. F. réservait une surprise plus déroutante. Le 8 avril 1947, le général de Gaulle disait à Strasbourg : « Il est temps que s'organise le Rassemblement du Peuple français qui, dans le cadre des lois, va poursuivre et faire triompher, par-dessus les différences d'opinions, le grand effort de salut et la réforme profonde de l'Etat. » Six mois après cet appel, aux élections municipales du 19 octobre 1947, le R. P. F., d'après les statistiques officielles, groupait sur ses listes plus d'électeurs que n'importe quel parti. Un an après, au moment où il tenait son premier congrès, il avait reçu plus de 1.500.000 demandes d'adhésions, dont un million acceptées et les autres en instance.

LES FACTEURS DU SUCCÈS

Sur cette prodigieuse croissance comme sur celle du M. R. P., aucun doute n'est possible. Déjà, à partir des années 1934-1935, l'entrée en force des communistes dans la vie publique avait bouleversé l'équilibre politique. La menace, aggravée après la libération, a inspiré aux électeurs un réflexe d'auto-défense qui est à l'origine des votes massifs et imprévisibles de ces dernières années. En votant M. R. P. le 21 octobre 1945, le Français moyen en appelait contre une force disciplinée, cohérente, animée par une foi et agissant sur le plan international à une autre force à laquelle, à tort ou à raison, il prêtait les mêmes caractères. En votant pour le R. P. F. ou en lui apportant son adhésion, il était guidé par la même préoccupation lancinante. Le « coup de Prague », par exemple, a amené au Rassemblement 250.000 demandes d'adhésions.

Un autre facteur, négatif également, a joué. Les électeurs qui, après la libération, ont voté M. R. P., rejetaient les formations radicales et modérées et, à travers elles, la Troisième République. Ceux qui ont voté R. P. F. aux élections municipales dernières exprimaient leur désapprobation à ceux qui avaient gouverné dans les deux années précédentes.

Pourquoi l'anticommunisme et le mécontentement se sont-ils cristallisés autour du R. P. F. ? Ce n'est point le mouvement en lui-même, et c'est bien peu l'idée d'un rassemblement qui a constribué à former un bloc électoral aussi imposant. De tout temps, dans les circonstances difficiles, les Français ont cherché des valeurs-refuges, des hommes qui s'imposassent par leur prestige et les services rendus. Le général de Gaulle était, à cet égard, désigné plus qu'aucun autre. L'appel de Strasbourg a été entendu parce qu'il venait de lui, et la réponse des adhérents et des électeurs est d'abord un acte de confiance en un homme.

Un quatrième facteur a été décisif. En fondant le R. P. F., le général de Gaulle a beaucoup moins pensé à la situation intérieure qu'à la tension internationale, qu'à l'explication — tenue par lui pour inévitable — entre l'Occident et l'Orient. Il a, cette fois, fondé la France libre avant Dunkerque...

L'ÉQUIPE

L'idée de la France libre se retrouve de plusieurs manières dans le Rassemblement du peuple français. Le général de Gaulle, cette fois encore, a cherché à grouper un petit noyau d'hommes décidés et fidèles — et non pas à réunir des personnalités titrées et nanties.

Il a confié le secrétariat général du mouvement à M. Jacques Soustelle. Normalien et agrégé, philosophe spécialisé dans l'ethnologie ; un physique dont il accepte et même accentue l'austérité ; une intelligence toute de méthode et de logique ; un caractère froid qui ne cherche jamais à attirer et à séduire ; éloquent dans la seule mesure où éloquence signifie précision : tel est Jacques Soustelle. Il doit le poste de confiance qu'il détient aujourd'hui — et qui le conduira à être le plus proche collaborateur du général de Gaulle si celui-ci revient au pouvoir — à une fidélité sans défaillance depuis Londres et à l'adresse d'exécutant qu'il a montrée dans les postes délicats.

Mais, dans le mouvement, le premier rôle — après et très loin derrière le général de Gaulle — est tenu par M. André Malraux. Tout a contribué à porter André Malraux à ce rang exceptionnel : son prestige d'écrivain qui a déjà influencé une demi-génération, ce goût de l'action et du risque qui l'a entraîné jusqu'en Chine et l'a ramené, par le chemin de l'Espagne, dans les maquis français, ce visage tout en mobilité, comme s'il portait témoignage de l'inquiétude d'une époque, son éloquence faite d'un lyrisme impétueux et d'images chaudes — presque sensuelles.

L'équipe comprend encore d'autres noms connus. Tels Gaston Palewski : las de rester dans la pénombre des cabinets ministériels, il a voulu être à son tour un homme public ; il a gagné la première manche en se révélant, à la surprise de ses amis, un des meilleurs orateurs du mouvement ; il est spécialisé dans la politique extérieure et parle comme s'il était le successeur de M. Georges Bidault. Tels encore Rémy, ancien agent secret numéro 1 qui s

ONDATION DU R.P.F.

présente sous l'aspect d'un « Père tranquille ». D'autres encore : Henry Torrès, Diethelm, le professeur Pasteur Vallery-Radot, Jacques Baumel, Vallon, Guillain de Bénouville, Jean Nocher, Claude Mauriac, Diomède Catroux, etc.

DES OBJECTIFS : NI PROGRAMME NI DOCTRINE

Autre analogie avec la France libre : le général, comme à Londres et à Alger, n'a pas donné au R. P. F. un programme ; il lui a assigné des « objectifs », les dégageant les uns après les autres.

C'est ainsi que le R. P. F. a reçu d'abord une triple mission : obtenir une loi électorale qui substitue un scrutin personnel et majoritaire au régime actuel qui assure la prépondérance des partis ; aller à des élections générales qui remplacent le parlement d'aujourd'hui ; enfin, promouvoir une réforme de l'Etat qui rende à l'exécutif son efficacité et son indépendance.

Derrière ces objectifs qui conditionnent l'action future se dégage sinon une doctrine, du moins quelques idées directrices. On sait déjà qu'en matière économique et financière les conceptions du R. P. F. sont très classiques : d'une part, liberté d'entreprise et confiance à l'initiative privée ; d'autre part, retour à un équilibre budgétaire par la compression des dépenses publiques. Sur le plan social, au contraire, les thèses développées par le général de Gaulle à Saint-Etienne sont sinon neuves, du moins audacieuses : elles reprennent la vieille idée de l'association à l'intérieur de l'entreprise — idée que l'on peut rattacher historiquement aussi bien à Proudhon qu'à Lamennais — et elles y ajoutent la conception du « salaire proportionnel » développée naguère par Eugène Schueller et expérimentée dans nombre d'entreprises.

LE CHEF ET LA TROUPE

Le destin d'un homme et le destin du mouvement qu'il a fondé ne suivent pas toujours un parallélisme rigoureux. Le général de Gaulle semble avoir cheminé avec le R. P. F. comme s'il avait cheminé sans lui. De la pensée exprimée dans ses discours, on peut tracer une courbe assez nette : de plus en plus intransigeante jusqu'au lendemain des élections municipales, notamment jusqu'à la conférence de presse du 12 novembre 1947 où étaient condamnées ces nouvelles féodalités politiques « qui ne sont plus dans des donjons », mais « sont tout de même dans des fiefs » ; par la suite, de plus en plus conciliante jusqu'au discours de Compiègne, pressant appel à l'union.

Mais le mouvement lui-même allait son chemin. Comme toute formation politique, il a cherché à recruter et à constituer des sections à l'échelle de la commune. On notera que son organisation a un caractère centralisé qui va à l'encontre de la « démocratie de la base » : un délégué départemental nommé par le siège et recevant ses instructions oriente les comités locaux.

En même temps, le R. P. F. entreprenait une « action professionnelle et sociale ». Les groupes R. P. F. d'entreprise — 790 dans la région parisienne, groupant 40.000 adhérents, 140.000 membres dans la France entière — ont pour but de lutter contre la « politisation » des syndicats, et plus précisément contre la « politisation » de l'action ouvrière au profit du parti communiste. C'est à tort aussi que l'on a parlé de « groupes de protection » alors qu'il n'existe qu'un « service d'ordre » chargé d'assurer la liberté de réunion.

Quant à l'homogénéité même du parti, le Congrès de Marseille se devait de faire les mises au point indispensables.

UN BILAN

Il serait présomptueux et prématuré de juger le R. P. F. sur une année d'existence. L'avenir seul dira si de Gaulle a eu raison de le fonder.

Mais cette première année d'activité a d'abord bouleversé l'échiquier électoral. A quelque statistique que l'on s'arrête, on doit convenir qu'au scrutin municipal du 19 octobre dernier le R. P. F. a retenu pour lui 40 % des voix, et les élections partielles ont paru confirmer ce chiffre. Par ricochet, la situation parlementaire a changé : l'opposition au gouvernement de centre, S. F. I. O.-M. R. P.-Rassemblement des Gauches, a été renforcée d'une soixantaine de voix ; surtout, la majorité a acquis le sentiment qu'elle était minorité dans le pays, donc condamnée à plus ou moins brève échéance ; le spectre de la dissolution est entré au parlement, qu'il ne laisse jamais indifférent. Peut-on même dire que l'action gouvernementale n'ait pas été guidée parfois par le souci d'enlever au R. P. F. le monopole de l'anticommunisme ?

Les premiers objectifs fixés par le général de Gaulle — nouvelle loi électorale, dissolution, réforme de l'Etat — ne sont pas encore atteints. Le régime des partis n'a pas éclaté ; le parti socialiste est intact dans sa diversité et le M. R. P. n'a perdu qu'un dixième de ses élus.

Deux certitudes cependant semblent acquises aujourd'hui. D'une part, le rassemblement sonné à Strasbourg rencontrera difficilement l'écho reçu par l'appel du 18 juin 1940, parce que les positions politiques sont déjà prises ; ou, plutôt, il n'aurait cette chance que dans l'hypothèse d'un cataclysme effroyable qu'aucun Français ne peut souhaiter. D'autre part, assimiler le « gaullisme » au boulangisme est une erreur ; et croire qu'on usera le premier comme l'on a usé le second est une méprise évidente : la majorité actuellement au pouvoir a trop peu de cohésion face à de trop lourdes échéances.

Ces deux hypothèses écartées — succès total du R. P. F. ou succès total de la Troisième Force — il reste toutes les éventualités de la conciliation et les reclassements inévitables. Et le dénouement est peut-être moins loin que ne le feraient penser certaines déclarations réitérées ces temps derniers.

Photographies *France-Illustration* (Gonzague Dreux).

A Paris : au cours d'une conférence de presse, le général dénonce la féodalité des partis et réclame la dissolution du parlement.

A Saint-Etienne : dans la grande cité ouvrière, le général de Gaulle esquisse a grands traits la doctrine sociale du R. P. F.

A Compiègne : « Tout est prêt », dit le général de Gaulle dans son discours, en lançant aux Français un pressant appel a l'union après les tragiques événements de Tchécoslovaquie.

A Poitiers, le président du Conseil prononce son discours dans le parc de Blossac.

M. SCHUMAN A POITIERS

« Nous avons livré et gagné une sorte de bataille de Poitiers. »

Le dimanche 18 avril a été marqué par d'importantes manifestations politiques.

Tandis que, de l'autre côté des Alpes, les élections italiennes — où l'on a noté un faible nombre d'abstentionnistes — se déroulaient dans le calme, en France le chef du gouvernement, à Poitiers, et le président du R. P. F., à Marseille, s'adressaient aux Français.

Animés, l'un et l'autre, par une même foi patriotique dans les destinées de la France, les deux discours se différenciaient, cependant, autant par leur thème général que par leur tonalité et aussi par l'ambiance dans laquelle s'exprimaient les deux orateurs.

A Marseille, le général de Gaulle, chef d'un rassemblement dont il a été le promoteur, s'adressait à une foule sympathisante et passionnée, devant laquelle il a précisé une fois de plus les objectifs du R. P. F.

A Poitiers, M. Robert Schuman, qui s'exprimait devant un public paisiblement installé sous les ombrages du parc de Blossac, s'était assigné une tâche plus « réaliste ». Le président du Conseil tenait en effet à dresser, chiffres à l'appui, le bilan d'une gestion consciencieuse et honnête, un bilan où s'inscrivent les premiers fruits d'une technique financière dont chacun s'accorde à reconnaître combien elle est courageuse.

Aussi M. Schuman n'a-t-il rien laissé dans l'ombre, passant successivement en revue tous les problèmes qui se posent à l'attention de son gouvernement, celui des salaires et des prix, celui du ravitaillement, dans lequel, en dépit des difficultés, on enregistre déjà des améliorations, modestes, certes, mais cependant appréciables.

Le président du Conseil s'en est tenu à cette « administration des choses » de laquelle il attend le salut. C'est volontairement qu'il a laissé de côté le problème politique. Quelques phrases à peine pour légitimer l'existence des partis, en soulignant toutefois que la nation, pour assurer son salut, doit se placer au-dessus de toutes les idéologies et que les difficultés ne seront résolues que par un accord très large au sein des assemblées comme dans le pays. Et cet accord, M. Robert Schuman n'a rien dit à Poitiers qui puisse en restreindre si peu que ce soit les limites.

L'accueil fait à son discours probe et consciencieux a été aussi affectueux que celui qu'avait reçu le président du Conseil dans cette région poitevine qu'il venait de parcourir durant deux longues journées. Les marques évidentes d'estime et de sympathie allaient d'ailleurs autant à l'homme qu'au chef du gouvernement. En 1940-1942, les Poitevins avaient déjà vu la haute silhouette du chef du gouvernement d'aujourd'hui. Il cherchait alors à faire héberger ses compatriotes lorrains et aussi à les organiser, en dehors des Allemands et même contre eux et contre Vichy. Ses aventures et son courage discret lui ont fait une manière de légende, dont à six ans de distance il a reçu le bénéfice.

Tandis qu'à Poitiers et à Marseille s'exprimaient, sur un plan quelque peu différent, les préoccupations qui dominent présentement la politique française, M. Maurice Thorez, à Buffalo, exposait, devant un auditoire de militants, les aspirations du parti communiste.

Pour réaliser le programme en dix-sept points élaboré à Gennevilliers par le Comité central du parti communiste, M. Maurice Thorez tend la main à tous ceux qui aspirent à la constitution d'un gouvernement analogue à ceux dont sont dotés les Etats satellites de l'Est, c'est-à-dire au sein duquel le parti communiste et la C. G. T. auraient un rôle déterminant.

Le climat actuel excluant toute éventualité de ce genre et l'accord étant total entre toutes les forces nationales sur la nécessité de barrer la route au « séparatisme », la question qui se pose est de savoir quelles pourraient être les répercussions politiques des discours de dimanche.

Il serait vain d'attendre du parlement qu'il consentît à se dissoudre, ainsi que le général de Gaulle l'a demandé à Marseille. L'Assemblée nationale va donc continuer son chemin. En janvier et en mars dernier, le gouvernement actuel s'était tiré, sans encombre, de moments difficiles grâce au concours qu'avait apporté au vote de ses projets le groupe auquel appartient M. Pleven. Celui-ci et ses amis consentiront-ils, comme tout le fait supposer, à laisser se poursuivre l'expérience amorcée et que le président du Conseil entend conduire jusqu'à son terme ? Telle est la question qui se pose à l'heure où le parlement vient de reprendre ses travaux.

RÉSURRECTION DES PORTS DE GUERRE FRANÇAIS

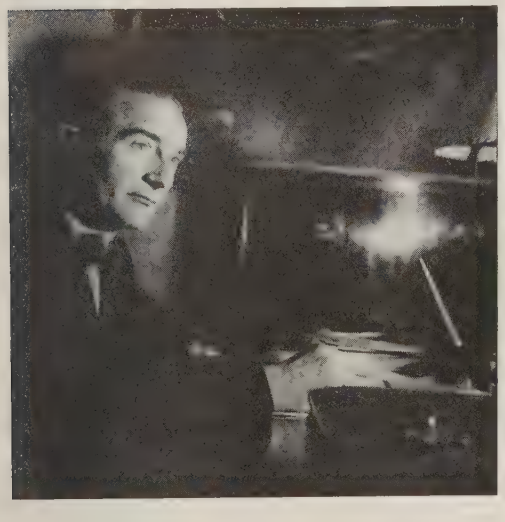
PAR LE VICE-AMIRAL LEMONNIER

LE VICE-AMIRAL LEMONNIER, CHEF D'ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL DE LA MARINE.

LORSQUE, au lendemain des grands débarquements, nos équipages, encore brûlants de la fièvre des derniers combats et tout à la joie du retour victorieux, rentrèrent dans les ports, « nos ports », qu'ils venaient de contribuer à libérer, ils eurent un choc affreux : ces rades, ces arsenaux, jadis si animés, n'offraient plus qu'un spectacle de désolation. De mémoire de marin, on ne pourrait en citer de plus bouleversant.

Je me rappellerai longtemps l'impressionnant silence de nos hommes rangés sur la plage avant du *Georges-Leygues* lorsque, ce 13 septembre 1944, notre croiseur franchit, en tête de l'escadre qui rentrait, la passe de notre grand port provençal ! L'émotion fut encore plus forte lors du retour dans nos ports bretons, plus dévastés.

Là où cinq ans plus tôt se dressaient magasins majestueux datant du Grand Siècle ou ateliers aux lignes modernes, il n'y avait plus que chaos de pierres calcinées, lambris de béton et ferrailles tordues.



M. GUY, INGÉNIEUR EN CHEF H. C., DIRECTEUR DES TRAVAUX MARITIMES ET IMMOBILIERS.

Les plus anciens retrouvaient avec peine leur route dans cette tourmente de cratères, de trous béants, d'éboulis, où l'on devinait tout juste le profil des anciens quais et des bassins.

Parfois, accusant encore le malheur, une herbe vivace commençait à pointer dans les ruines, comme si la végétation devait les recouvrir à jamais ! Bien des destructions étaient pourtant de fraîche date. C'étaient les plus graves : elles étaient dues à l'occupant, qui, avant de succomber, avait voulu rendre nos ports impraticables, et pour longtemps.

Si pénible que fût le tableau des arsenaux, il l'était encore moins, pour des âmes de marins, que celui des rades vides et désolées. De leur eau immobile, que ne peuplait aucune coque, que ne troublait aucun sillage, n'émergeaient plus, de place en place, que quelques mâts, quelques amas de tôles rouillées, seuls vestiges apparents de navires éventrés par les bombes, les explosions ou ravagés par l'incendie avant de sombrer, car l'ennemi ne laissait derrière lui pas un bateau intact.

Nous n'avons pas retrouvé, dans nos ports de guerre ou de commerce, un navire à flot, mais seulement 3.140 épaves, embouteillant passes et bassins, encombrant les plans d'eau.

Et, comble des difficultés, nos côtes étaient infestées de plus de 50.000 mines des types les plus variés, toutes redoutables, sans que nous connaissions les positions exactes de leurs champs.

Un tel bilan pouvait porter à la désespérance !

Mais l'heure ne se prêtait ni au doute ni à l'abandon. Et nul n'y songea : l'instant de l'émotion sentimentale fut bref.

La guerre continuait. Il fallait la gagner, et vite.

D'immenses convois attendaient, qui amenaient vivres, munitions, combustible ; d'autres étaient en route. S'ils n'étaient pas déchargés, les armées s'arrêtaient, l'ennemi pouvait revenir.

Nos Alliés avaient bien prévu la situation et les moyens d'y parer ; mais ces moyens n'étaient bons que pour quelques semaines.

Nous ramenions une flotte de guerre, des navires marchands : il fallait les recevoir, les entretenir. Notre pays ne pouvait se relever sans importations massives. La prospérité ne pouvait se retrouver sans renouveler notre flotte marchande, vieillie et mutilée.

Il fallait donc remettre en état nos ports, relever les épaves, déblayer nos côtes et nos rades, reconstituer notre flotte marchande.

Le miracle s'est accompli: marins de tous grades et de toutes spécialités, ingénieurs, ouvriers, techniciens, tous se mirent d'un même cœur à l'ouvrage. Comme dans la guerre, un parfait esprit d'équipe régna entre eux, et tout particulièrement entre leurs chefs. Lorsque la convergence des efforts est totale, on a vite des résultats.

En trois ans, nos ports, nos chantiers ont à peu près retrouvé leurs possibilités d'avant guerre ; nos rades, nos côtes ont été déblayées, tous les navires récupérables ont été relevés et réparés.

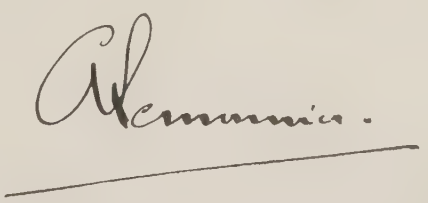
Les résultats déjà acquis sont immenses. Les visiteurs de l'exposition, qui ouvre ses portes le 30 avril dans le cadre même du ministère de la Marine, pourront s'en rendre compte. Il reste, cependant, encore beaucoup à faire.

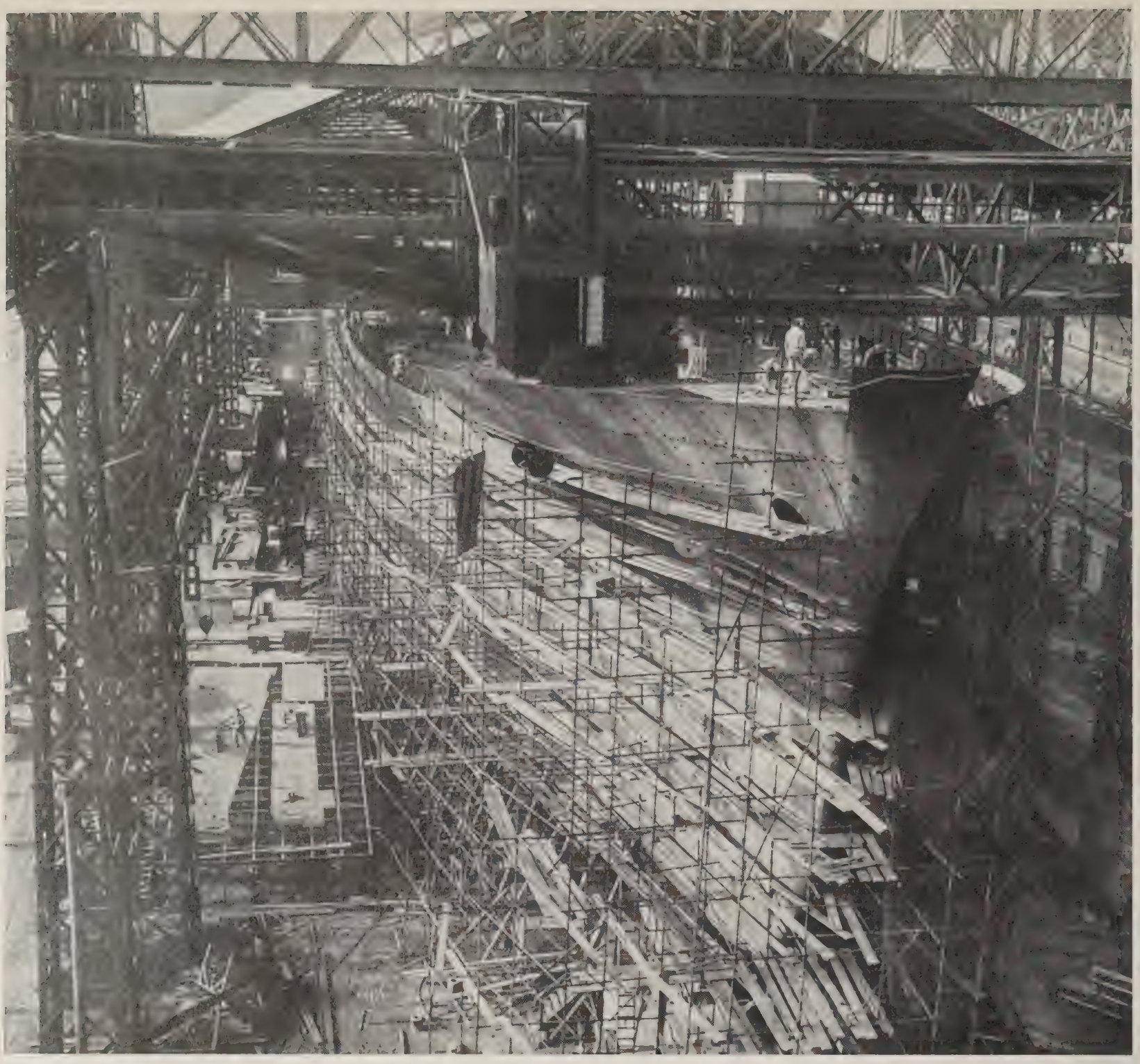
Il faut que les Français le sachent : nul sujet n'est plus grave, plus digne de leur attention. L'avenir du pays est en jeu.

France-Illustration l'a compris : elle a entrepris une série d'enquêtes sur le relèvement de notre établissement naval. Elle a confié à un de nos meilleurs écrivains maritimes, des mieux documentés, M. Le Masson, l'auteur bien connu des *Flottes de combat*, le soin de mener le lecteur dans nos grands ports, et, en tout premier lieu, dans celui qui fut, est et restera le plus important pour la Marine nationale, et qui est aussi le plus sinistré : Brest.

M. KAHN, INGÉNIEUR GÉNÉRAL DU G. M., DIRECTEUR DES CONSTRUCTIONS ET ARMES NAVALES.

Les Français se demandent parfois ce que fait leur marine : M. Le Masson leur prouvera que, tout en accomplissant ses missions à la mer, elle travaille aussi en silence, mais avec efficacité et ténacité, pour reconstruire les ports.





Le 23 avril, Brest a lancé son premier grand cargo a diesel, un superbe batiment de 160 m. de long, 11.000 t. de port en lourd et 16 nœuds.

BREST

PREMIER ARSENAL MÉTROPOLITAIN DE LA FRANCE

PAR HENRI LE MASSON

Lorsqu'elles ne sont pas à la mer, les forces aéronavales modernes doivent disposer de positions sûres d'où elles peuvent appareiller rapidement en cas de besoin et où elles trouvent les installations nécessaires pour se ravitailler, procéder aux réparations et reposer les équipages.

Ces bases sont constituées, en premier lieu, par les ports de guerre et les points d'appui existant dès le temps de paix, auxquels peuvent s'ajouter des bases temporaires, qui sont souvent des bases mobiles, créées pour subvenir aux besoins d'une force navale opérant dans une zone trop éloignée d'un arsenal permanent.

Par sa position géographique à l'extrême pointe de l'Europe, Brest, merveilleusement situé au fond d'une des plus belles rades du monde, se trouve tout naturellement la première base navale métropolitaine de la France. C'est aussi la base de tradition de notre flotte, notre grand arsenal du Ponant, et son histoire se confond avec celle des jours heureux et malheureux de nos armées navales. « Soulignez, d'abord, ce double caractère, me déclara le chef d'état-major général de la Marine, l'amiral Lemonnier, lorsqu'il voulut bien m'entretenir des bases françaises, il confère à Brest sa primauté incontestable sur tous nos ports de guerre. »

Les Allemands avaient bien compris l'importance stratégique de Brest lorsqu'ils y stationnèrent leurs principales unités pendant les quelque douze mois de 1941 et 1942 où leurs forces de surface essayèrent, sans grand succès, de jouer un rôle actif contre les convois alliés dans l'Atlantique.

Peu d'établissements industriels présentent la complexité d'un arsenal maritime. Pour remplir efficacement leur rôle, les ports de guerre et, à un degré moindre, les points d'appui doivent comprendre un vaste plan d'eau abrité permettant le mouillage et l'accostage des navires, des formes de radoub, des ateliers de réparations, de puissants moyens de levage, un vaste ensemble de magasins (vivres et rechanges), des stocks de munitions, des pares à combustible, des logements pour le personnel de l'arsenal, qui est nécessairement très important, des hôpitaux. Parfois, ils sont aménagés pour construire des bâtiments de guerre, et leur équipement industriel est alors aussi important que

LA NOUVELLE CENTRALE, QUI DESSERVIRA L'ARSENAL, SE DISSIMULERA SOUS UN ÉPAIS MASSIF ROCHEUX.

UN BATARDEAU DE 350 MÈTRES DE LONG PERMETTRA D'ASSÉCHER LES DEUX FORMES DE LANINON.

celui d'un grand chantier de constructions ; presque toujours, enfin, ce sont de puissants camps retranchés, car ils doivent être défendus contre les attaques maritimes, terrestres et aériennes.

BREST EN 1939 ET A LA LIBÉRATION

En 1939, Brest, que Toulon avait éclipsé en importance pendant plusieurs années, était redevenu notre port de guerre numéro 1. La fameuse « Force de Raid », qui groupait nos unités les plus modernes et les plus rapides et dont aucune marine ne possédait alors l'équivalent, y était basée ainsi qu'une nombreuse escadre d'instruction. Les cales de construction de l'arsenal voyaient se monter nos plus gros navires de ligne ; on y achevait le *Richelieu* et les premières tôles du *Clemenceau* y avaient été posées en janvier. L'un et l'autre déplaçaient 35.000 tonnes et mesuraient quelque 250 mètres de long ; Penhoët et les Chantiers de la Loire, à Saint-Nazaire, étaient les seuls chantiers privés capables de construire d'aussi puissants bâtiments de combat. Il existait bien un port de commerce ; mais celui-ci n'absorbait qu'une faible part de l'activité de Brest, qui trouvait vraiment sa principale raison d'être et de prospérer dans la marine de guerre.

En 1944, un mois de combats aboutit à la reprise de la ville et du port de Brest, dans lesquels les Allemands se battirent avec l'énergie du désespoir jusqu'au 19 septembre. L'arsenal de Toulon avait été également réoccupé quelques jours plus tôt, après de dures batailles, mais Brest était encore plus complètement détruit que notre grand port méditerranéen et présentait au suprême degré cet aspect tragique et désolé qui a frappé les premiers visiteurs de tous nos ports ravagés par un impitoyable ennemi.

Au sortir de la gare et jusqu'à la Penfeld, là où s'élevait la vieille ville, s'étend maintenant une vaste esplanade mal nivelée, où se dressent seulement quelques pans de murs et de rares carcasses de maisons marbrées par les flammes. Rasées, la célèbre rue de Siam et la rue Pasteur que remontaient les groupes joyeux des « cols bleus » débouchant du pont tournant ou quittant l'arsenal par la porte Tourville, à l'heure des permissionnaires ; disparu le Conti qu'animaient les jeunes officiers groupés autour d'un pot. Plus loin, les bombes ont écrasé les bâtiments du vieil arsenal, accrochés aux rives escarpées et sinueuses de la Penfeld, contemporains des vaisseaux et des frégates du temps de la voile, et dont l'architecture sévère n'était pas sans grandeur. Elles n'ont pas davantage épargné les installations neuves de Laninon édifiées par la marine moderne. Mais, plus encore que les bombes, les sabotages allemands ont provoqué une invraisemblable accumulation de ruines et occasionné les plus profondes blessures. Comme ils l'ont fait partout où ils en eurent le temps, les occupants ont exécuté méthodiquement et scientifiquement leur œuvre de destruction, effondrant les ateliers vidés de leur outillage expédié en Allemagne, faisant sauter les cales de construction, les grues et les ponts roulants, les portes et les stations de pompage des cales sèches, minant à leur base les fondations des quais, semant d'épaves les passes et les postes d'amarrage.

Quatre ans ont passé depuis la libération ; aujourd'hui, Brest ne paraît guère moins désolé qu'en 1945 au voyageur débarquant de la gare et qui découvre, dans le lointain, la masse du château, autrefois cachée par la ville, et, sur la droite, les baraquements de bois où loge une partie de la population et qui se succèdent en rangées régulières de part et d'autre de la rue Jean-Jaurès jusqu'à l'église Saint-Martin. Pourtant, on a travaillé : qu'a fait la Marine pour faire revivre notre principal port de guerre et, surtout, comment conçoit-elle sa renaissance ?

L'ARSENAL DE BREST RECONSTRUIT SERA PRESQUE ENTIÈREMENT SOUTERRAIN

L'arsenal reprit assez vite un semblant d'activité. Dès le mois d'avril 1945, on put y baser sur Brest les dix-neuf bâtiments de l'Amiral Rue, constituant la « French Naval Task Force », chargés d'appuyer les opérations contre la Pointe-de-Grave et l'île d'Oléron, les y ravitailler tant bien que mal et, bientôt, commencer à utiliser quelques-unes des cales sèches de l'arsenal : la première raison d'être d'une base, il ne faut pas l'oublier, c'est de permettre à la flotte en service de vivre. Mais on s'était posé, dès la fin de 1944, la question de savoir

LE QUAI DES FLOTTILLES A DÉJA ÉTÉ REMIS EN ÉTAT.

LE « PENLAN », PREMIER CARGO CONSTRUIT DEPUIS 1945.

ETUDE DU TRACÉ DU PROCHAIN PAQUEBOT DE 22.000 TONNES.

comment on remettrait en état nos ports de guerre, et la réalisation de différents programmes fut mise en œuvre dès cette époque et sans autre délai.

Il ne saurait être question de reconstruire le port de guerre et l'arsenal de Brest tels qu'ils étaient il y a dix ans. Jusqu'à l'apparition du danger aérien (avions et robots), nos arsenaux, comme la plupart des ports de guerre d'ailleurs, se trouvaient en général peu exposés aux coups d'un ennemi, à moins d'être attaqués par terre. Des batteries de côte, une défense mobile, des champs de mines interdisaient leur approche du côté de la mer ; presque tous, en outre, étaient installés à l'intérieur d'une rade ou au fond d'un estuaire, ou encore à l'abri d'une ceinture d'îles, et leurs défenseurs n'appréhendaient qu'assez peu les coups susceptibles de venir du large. Les résultats d'un bombardement naval semblant très aléatoires, on n'avait pas cherché à enterrer les installations. Cette nécessité commença seulement à se faire sentir une dizaine d'années avant la guerre avec la menace grandissante de l'aviation. Dès cette époque, on entreprit d'abriter dans des souterrains une partie des stocks de munitions, des pares à mazout et certains ateliers ; l'atelier des torpilles, à Brest, par exemple, était déjà enterré en 1939.

A l'ère atomique, s'enterrer et se disperser sont devenus des nécessités impératives si l'on veut se protéger contre les terribles effets destructeurs du souffle et de l'incendie auxquels les projectiles modernes exposent les installations construites en surface. Aussi, le programme de reconstruction des arsenaux de la Marine, qui a été très complètement étudié, prévoit-il que l'on concentrera les efforts dans nos ports de guerre sur les emplacements les mieux appropriés pour des installations souterraines. Ce sera une œuvre de longue haleine, il ne faut pas se le dissimuler. « Une base navale, nous disait le directeur des Travaux maritimes, se construit en quinze ans ! »

Brest présente des possibilités intéressantes pour l'aménagement d'une base souterraine, non pas que le relief, en bordure de la rade, soit très considérable, mais on trouve en plusieurs endroits des falaises d'un accès facile par la mer et suffisamment escarpées pour qu'on puisse les creuser assez profondément et y loger ateliers, magasins et pares à combustible. Le plan d'un arsenal souterrain brestois a donc déjà été tracé ; il a même reçu un commencement d'exécution avec la construction, sous les falaises du Portzic, d'une centrale thermique souterraine qui est en cours depuis plusieurs mois et qui sera achevée fin 1949.

Point important à noter, initiative intelligente à souligner, cette centrale, d'une puissance de 36.000 kilowatts, est construite selon un projet établi *en commun* par l'Electricité de France et par la Marine. Elle satisfera, à la fois, les besoins civils de la région bretonne et ceux de la Marine en temps de guerre. La Marine s'est chargée des souterrains d'accès et des travaux du génie civil de la station proprement dite, qui mesurera 80 mètres de longueur sur 20 mètres de largeur et 24 mètres de hauteur et qui sera protégée par une épaisseur de plusieurs dizaines de mètres de rochers. L'Electricité de France, de son côté, assure l'équipement, et c'est à Indret, établissement de la marine spécialisé dans la construction des appareils évaporatoires, qu'elle a commandé, au titre de la « reconversion », les trois chaudières ultra-modernes, timbrées à 55 kg-cm^2, nécessaires à la nouvelle centrale. Dans cette opération, Marine et Electricité de France trouvent leur compte, puisqu'elles partagent les frais et qu'elles s'assurent, en même temps, d'une installation qui pourra fonctionner normalement, en temps de guerre, tant pour les besoins civils que militaires.

LA MARINE ET LA RECONVERSION

Ce mot « reconversion » que nous venons d'écrire est un néologisme postérieur à la libération ; il s'applique aux établissements chargés de fabrications de guerre, auxquels on demande momentanément des travaux d'un intérêt non militaire pour aider au relèvement de la France. Logique dans son principe, souvent difficile dans son application, la reconversion a parfois été critiquée sévèrement dans ses résultats. Dans le cas de la marine, sa réalisation présentait moins de difficultés qu'ailleurs, car la construction d'un navire de commerce est tout de même, pour un arsenal, moins éloignée de celle d'un navire de guerre que la fabrication de tracteurs agricoles ou d'ustensiles de ménage... ne l'est de celle d'une cellule d'avion pour une usine d'aéronautique.

Il eût été regrettable de ne pas donner le moyen de travailler à la main-d'œuvre des ports de guerre, parfaitement encadrée par une solide maîtrise et dirigée par des ingénieurs d'élite. Les commandes passées aux Constructions Navales au titre de la reconversion ne pouvaient, d'autre part, qu'augmenter leur productivité pour l'avenir en permettant au personnel de se « refaire la main » après une interruption de nombreuses années dans la pratique des travaux de constructions neuves qui sont sa spécialité. La reconversion a facilité également et même précipité le rééquipement industriel de nos ports de guerre dans des conditions que n'auraient pas permises nos modestes ressources s'il s'était agi de travaux purement militaires, car ce sont les commandes exécutées pour la marine marchande et, à un moindre degré, pour d'autres organismes, comme la S. N. C. F. (montage à la chaîne des wagons construits aux Etats-Unis), qui ont permis de financer la remise en état des ateliers des arsenaux.

Brest a pu, de la sorte, retrouver une partie de son activité d'avant la guerre comme grand chantier de constructions navales, tant pour les réparations que pour les constructions neuves. Sur un total de 300.000 mètres carrés de surface couverte d'ateliers détruits pendant les hostilités,

LE VIEIL ARSENAL ET LA PENFELD VUS DU CHATEAU.

162.000 mètres carrés sont déjà rebâtis, soit 50 % de ce qui existait en 1940. 65 % des commandes de machines-outils passées depuis 1945 pour le rééquipement des ateliers ont déjà été livrés ou sont en cours de fabrication. De même, vingt-trois sur trente des nouveaux moyens de levage commandés pour remplacer les engins détruits dans le seul arsenal de Brest ont été livrés.

Cet outillage neuf sert principalement à la construction de navires marchands, car, pour le moment, Brest ne lance pas de navires de guerre. Ceux-ci ont fait place à des charbonniers et à des cargos, bientôt à des paquebots. Brest a reçu ainsi la commande de trois charbonniers : l'un d'eux, le *Penlan,* va être livré, un autre, le *Rhuys,* est en achèvement à flot, le troisième, le *Quiberon,* est sur cale. Le 23 avril, Brest a lancé son premier grand cargo à diesel, un superbe bâtiment de 160 mètres de long, 11.000 tonnes de port en lourd et 16 nœuds, destiné aux Messageries Maritimes, qui appartient à une série de neuf navires semblables construits sept à Saint-Nazaire et deux par notre grand arsenal breton. Dans quelques semaines, Brest commencera le montage d'un bâtiment plus grand encore, le paquebot *Antilles,* de 22.000 tonneaux et 23 nœuds, qui sera armé par la Compagnie Générale Transatlantique. Ces constructions s'exécutent sur les cales et dans les ateliers du Salou, tout au fond de la Penfeld, et ces « rouliers des mers », grâce auxquels notre marine marchande va reprendre figure sur les océans, sont montés sur les mêmes cales qui ont vu glisser les coques de tous les puissants et orgueilleux bâtiments de combat dont les noms demeurent gravés à leur fronton sur des plaques brillantes.

UN BATARDEAU DE 25 MÈTRES DE HAUTEUR

Le promeneur qui, après avoir traversé le faubourg de Recouvrance, de l'autre côté de la Penfeld découvre bientôt le magnifique panorama de la rade aperçoit à ses pieds un gigantesque chantier édifié autour des deux grandes cales sèches de Laninon qui pourront bientôt recevoir chacune un bâtiment de 300 mètres. De l'une d'elles émerge encore une épave de cargo ; de la seconde saillit la silhouette monstrueuse, bariolée de gris et de rouge minium, du *Jean-Bart,* notre nouveau cuirassé qui est en achèvement. Ces deux cales sèches ont été, elles aussi, terriblement endommagées par l'occupant. Leur remise en état a exigé la construction d'un gigantesque batardeau grâce auquel on pourra les assécher. Après épuisement de l'eau, une muraille verticale de 50 mètres de longueur — la distance qui sépare l'Obélisque de la place de la Concorde de la Madeleine — sur 25 mètres de hauteur — la hauteur d'un immeuble de huit étages — s'élèvera au-dessus du fond de la mer. On pourra alors réparer les bajoyers et le radier des cales, remettre leurs portes en état. On procédera, en même temps, au carénage du *Jean-Bart,* et ces travaux doivent être terminés dans un délai tel que celui-ci puisse sortir du bassin en fin d'année en vue de ses essais préliminaires. La station de pompage, enfin, sera installée en souterrain, mettant à l'abri ces points vitaux que sont non seulement les pompes d'assèchement et d'épuisement, mais encore toutes les vannes de commande de remplissage et de vidange.

A Laninon se poursuivent d'autres travaux moins spectaculaires, mais également indispensables au bon fonctionnement d'une base ; nous voulons dire la réfection des quais en eau profonde nécessaires pour recevoir à quai le *Richelieu* et le *Jean-Bart,* qui seront normalement basés à Brest aussitôt ces travaux achevés. Brest disposait de 3.000 mètres de quais en 1940 ; à la libération, il n'en restait pas 275 mètres en état ; or, il faut au moins 300 mètres pour accoster un navire de ligne ou un porte-avions moderne. Au printemps 1949, Brest aura 1.500 mètres de quais en ligne droite et en eau profonde ! Les caissons constituant le gros œuvre de ces quais sont préparés dans les alvéoles de la base sous-marine ex-allemande, dont l'énorme masse bétonnée se dresse au pied des ruines de l'Ecole navale ; plus tard, différents services trouveront dans les gigantesques « bunkers » construits par nos ennemis sinon une protection absolue contre les coups de plein fouet des plus grosses bombes, du moins une très grande sécurité contre les incendies et les effets de souffle, même dans le cas d'explosions d'engins atomiques. Pour le moment, l'Ecole navale est installée à Lanvéoc-Poulmic, où elle occupe une partie de la grande base d'aéronautique navale installée peu avant la guerre. Rendue inutilisable par les Allemands, cette base a, elle aussi, été remise en état et d'importants travaux s'y poursuivent, conformément aux projets de la direction des bases aériennes.

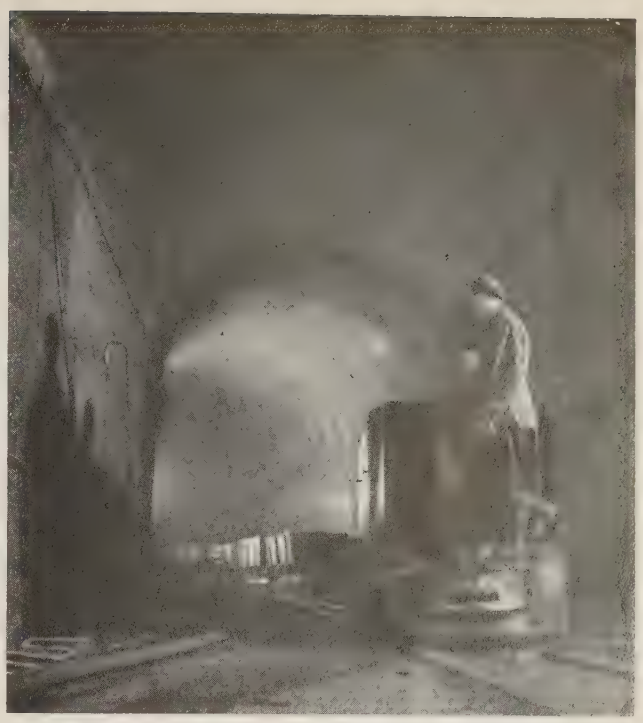
LE RELOGEMENT DU PERSONNEL

L'œuvre de reconstruction entreprise par la Marine à Brest comporte un autre aspect qui pourra passer pour original à certains. C'est, en effet, par ses soins que s'édifient plusieurs cités en « dur », et non en provisoire, dans la banlieue brestoise, afin de loger son personnel civil et militaire. 350 logements seront habitables et 600 autres seront entrepris d'ici la fin de l'année. Leur aspect est très couleur locale et, grâce à l'emploi de matériaux préfabriqués (blocs creux en béton de ciment posés à sec par clavette), les maisons se montent rapidement en même temps que s'achèvent rues, canalisations et égouts.

On voit que, guidés par l'état-major général, les « C. N. » et les Travaux maritimes ont déjà bien travaillé pour rendre à Brest sa raison d'être et de prospérer.

(A suivre.)

Photographies *France-Illustration* (M. Jarnoux).

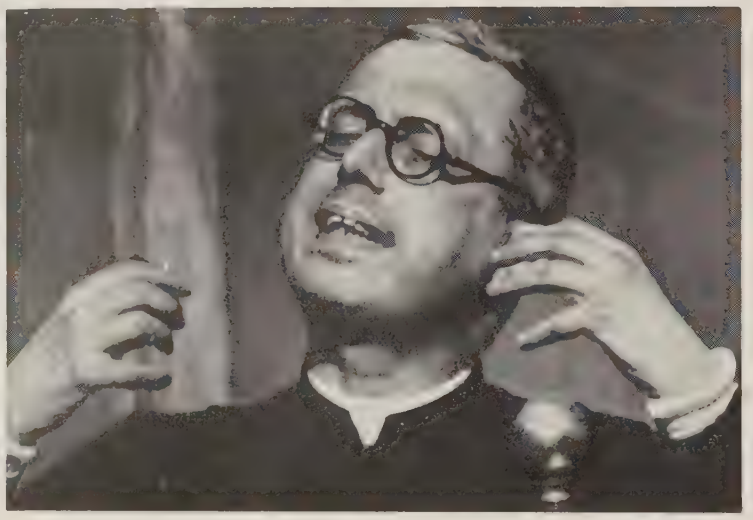


L'ENTRÉE DE LA CENTRALE SOUTERRAINE DE L'ARSENAL.

LES TRAVAUX DE CONSTRUCTION DE LA NOUVELLE CENTRALE.

UNE DES NOUVELLES CITÉS OUVRIÈRES CONSTRUITES PAR LA MARINE.

DES PELLES MÉCANIQUES PRÉPARENT LES FONDATIONS.



LA MISSION DU PÈRE JÉSUITE RICCARDO LOMBARDI

..." ensuite Dieu et les communistes disposeront de ma vie. "

Avec son visage pâle et mobile, où le regard brûlant se dissimule, lorsqu'il parle, sous le voile des paupières mi-closes, le Père jésuite Riccardo Lombardi est le type même de ces chevaliers de la Foi qui se sentent personnellement investis d'une mission salvatrice.

La nef des églises n'est pas à la mesure de son apostolat. Il faut à son verbe puissant et passionné les foules de plein air, l'ambiance des auditoires populaires qu'attire sa jeune renommée.

Ce prêtre napolitain s'est senti de bonne heure une vocation de prédicateur, alors qu'il n'était encore qu'un petit étudiant à l'Université de Padoue.

Aujourd'hui, partout où sa venue est annoncée accourent en masse les fidèles et les curieux. A Milan, à Palerme, des auditoires de plus de cent mille personnes l'ont écouté, dans un silence religieux, prédire l'heure de la revanche divine.

Avant de s'adresser aux foules, le Père Lombardi se réfugie des heures durant dans une longue prière dont, dit-il, il sort « possédé »; il n'est pas loin de voir dans l'attraction surprenante qu'exerce sa parole un effet du surnaturel. « Ce n'est pas moi qui fais ces choses, dit-il, c'est Jésus. »

Invoquant l'exemple du doux saint François d'Assise qui, aux heures sombres de la barbarie médiévale, enseigna aux hommes la bonté et l'humilité, le Père Lombardi, dans notre monde troublé et en proie à l'inquiétude, s'est voué à la croisade de l'amour que nous enseigna le Sauveur.

« Hommes et femmes, levez-vous, dit-il. Un nouvel âge approche. Vous êtes nés pour voir l'âge de la solidarité chrétienne et de la bonté collective d'où seront exclus la violence, l'égoïsme et la tyrannie. »

Que Jésus soit en lui, il en voit un témoignage dans la bonne étoile qui l'accompagne durant ses longues pérégrinations :

« En 1944, j'ai traversé toute l'Italie sans argent et sans que mes déplacements fussent organisés. Il n'y avait alors ni trains ni autocars. Or, je ne suis jamais arrivé en retard à une de mes conférences. Cela, tout au long de l'année, ne peut être l'effet d'une coïncidence. Il n'y a que Jésus qui peut faire cela. »

Les communistes, au début, le poursuivaient de leurs sarcasmes, de leurs injures, voire de leurs cris de mort. Il a souri : « J'ai d'abord à remplir ma mission, ensuite Dieu et les communistes disposeront de ma vie. »

Aujourd'hui, les troupes de Togliatti le laissent en paix. Son empire est tel sur les hommes et sur les femmes du peuple que le Père Lombardi peut parler partout, aussi bien en plein cœur de ce quartier rouge de Milan que l'on appelle le « petit Stalingrad d'Italie » que parmi les rudes paysans de la Sicile, où il connut ses premiers succès de prédicateur. On estime à quatre millions le nombre des auditeurs attirés par l'éloquence persuasive de ce Père jésuite depuis qu'il a entrepris sa Croisade du Front de l'Amour, de cet amour dont il fait son cri de ralliement et dans lequel il voit le trait d'union entre le spirituel et le politique.

Photographies Keystone.

EN ITALIE, BERCEAU DU CHRISTIANISME, LA RÉSISTANCE A L'IDÉOLOGIE BOLCHEVISTE NE SE MANIFESTE PAS SEULEMENT DANS LES LUTTES ÉLECTORALES. C'EST AINSI QU'UN PÈRE JÉSUITE AU VERBE ÉLOQUENT, S'EN VA, SEUL, PRÊCHER LA CROISADE DE LA SOLIDARITÉ CHRÉTIENNE AU CŒUR MÊME DES CITADELLES OUVRIÈRES CONQUISES PAR LE COMMUNISME.

LES "GUEULES NOIRES" DU GRAND NORD

PAR NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL ROBERT POMMIER

— Allô... Allô... Ice-Fjord Radio ? *Hektor* appelle...

Nous sommes à un millier de kilomètres du pôle Nord. Le cargo norvégien *Hektor* a quitté Harstad depuis trois jours et longe la côte ouest du Spitzberg. Des montagnes enneigées et voilées de brume apparaissent. Dans sa cabine, le radio, casqué, répète son appel monotone, cherchant à établir le contact en « phonie » avec le poste du cap Linné, à l'entrée de l'Ice-Fjord.

Un vent glacial souffle sur la passerelle. Le capitaine et son second essaient de repérer à la jumelle les sommets qui émergent du rideau de brouillard. Soudain, un commandement, un nombre murmuré sans quitter la mer des yeux, et les 8.000 tonnes de l'*Hektor* changent de cap, marchant vers un point précis. L'aveugle a trouvé sa route...

Face à nous se dresse le Spitzberg de l'ouest, île de 39.500 kilomètres de surface, la plus grande de l'archipel du Svalbard, qui appartient à la Norvège.

Ce même voyage, je l'ai déjà fait l'an dernier, avec mes deux amis J.-A. Martin et Yves Vallette. Au cours d'une expédition de plusieurs mois, nous avions alors traversé le nord-est du Spitzberg à skis et en traîneau. Cette fois, j'accompagne comme conseiller technique quatre cinéastes français qui vont réaliser à Longyear-City un film documentaire.

HILMAR NOÏS, DE TROMSÖ, EST LE ROI INCONTESTÉ DE TOUS LES TRAPPEURS DU SPITZBERG.

UNE BARAQUE NEUVE VIENT D'ÊTRE ACHEVÉE.

LA MINE RUSSE DE BARENTSBURG PORTE ENCORE LES TRACES DU BOMBARDEMENT DE SEPTEMBRE 1943.

Peu à peu, la côte se précise, dans une extraordinaire harmonie de couleurs où dominent le bleu et le vert. Un soleil qui semble jailli de derrière l'horizon éclaire indirectement le paysage. Nous ne sommes qu'en septembre et déjà la neige fraîche est tombée dans les basses vallées. Entre des massifs montagneux aux formes lunaires, d'immenses glaciers à la patine d'ivoire frayent leur chemin vers l'océan Glacial, où ils viennent se briser en falaises.

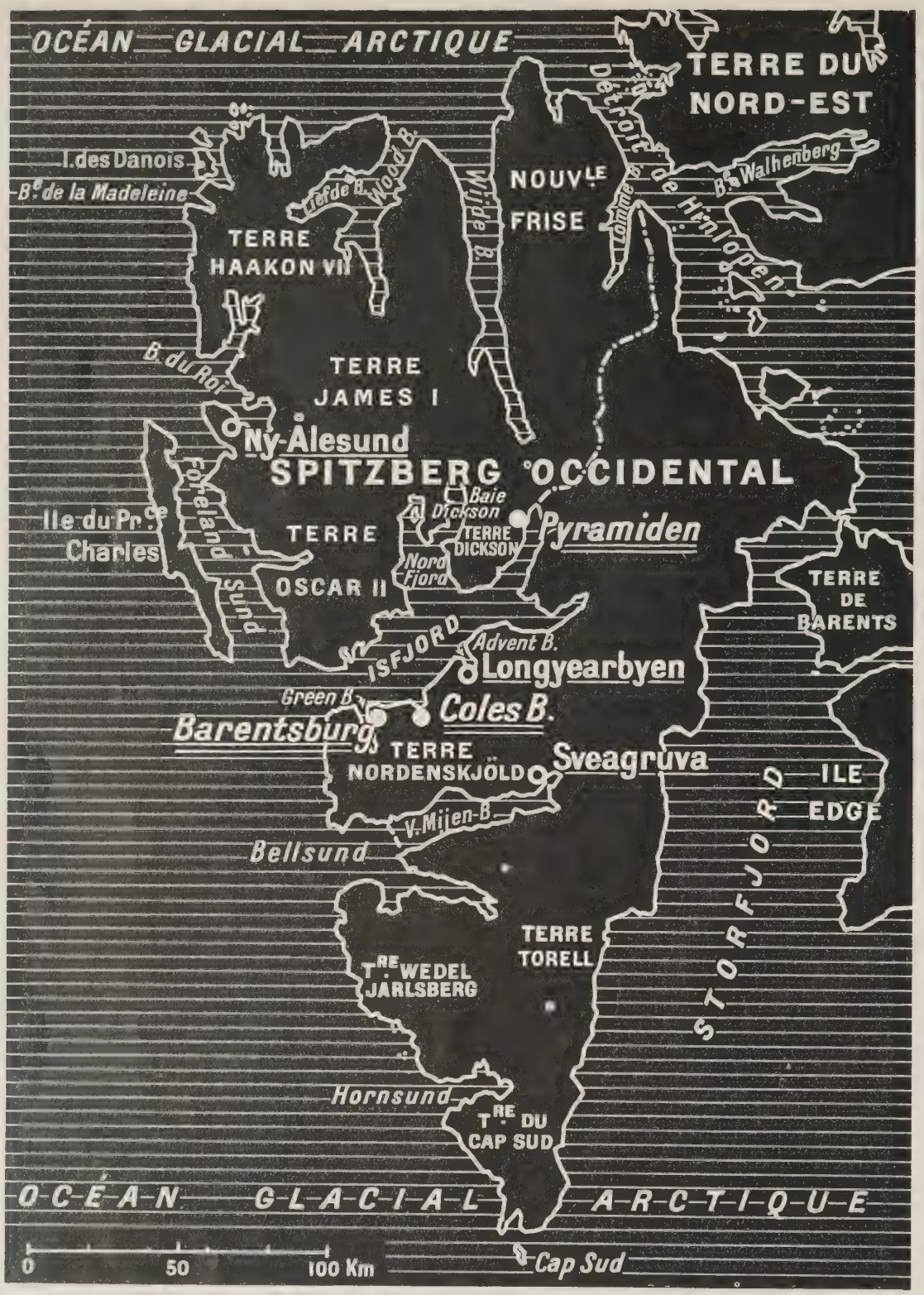
A part quelques trappeurs et les membres d'expéditions scientifiques, personne ne parcourt jamais l'intérieur de ce pays désolé, battu par les vents et plongé dans la nuit totale cent douze jours chaque année, à la saison d'hiver. Mais sur la côte ouest, celle que nous avons suivie, influencée par le Gulf-Stream et libre de glaces de mai à octobre, vivent en permanence deux mille hommes, Norvégiens et Russes, répartis dans six petites agglomérations : ce sont des mineurs de charbon, les « gueules noires » du Grand Nord.

Une centaine d'entre eux, Norvégiens, sont à bord de l'*Hektor* et regagnent Longyear-City, la « capitale » du Spitzberg, après quelques semaines de vacances. Nous avons voyagé ensemble, à fond de cale. Entre un air de guitare et une lampée d'alcool, ils nous ont parlé de leur dure existence. Agrippés à la terre aride, adossés aux montagnes,

Vue générale de la mine, des installations norvégiennes et du mouillage de Longyear-City, ou des cargos attendent leur chargement.

Un groupe de mineurs monte a la relève sur un wagonnet.

Le charbon est descendu de la mine par bennes téléfériques.



MINES NORVÉGIENNES (SOULIGNÉES D'UN TRAIT) ET MINES RUSSES (SOULIGNÉES DE DEUX TRAITS).

LES BARAQUEMENTS DE LA MINE NORVÉGIENNE DE CHARBON LA PLUS SEPTENTRIONALE : SVEAGRUVA.

face aux glaces du pôle, sous l'arc merveilleux des aurores boréales, ils ont construit des camps de pionniers, de ces camps où le provisoire ne deviendra jamais du définitif et où l'on jauge la présence humaine à l'entassement des boîtes de conserves.

Le cargo a maintenant pénétré dans l'Ice-Fjord, et le capitaine nous invite à passer un moment dans sa cabine. L'ingénieur norvégien Johansen, un grand Scandinave aux yeux clairs, qui regagne son poste, nous explique comment est née l'industrie dans cette île de l'Arctique.

Depuis une quarantaine d'années, le Spitzberg est devenu un centre d'exploitation houillère très important, car l'archipel renferme plus de huit milliards et demi de tonnes de charbon. Ce charbon, disposé en couches horizontales, affleure à flanc de montagne, à la découpure des vallées et des fjords.

Avec une certaine fierté, Johansen, qui est un « vieux » du Spitzberg, nous dit :

« C'est nous, Norvégiens, qui, en 1900, avons commencé la prospection. Pendant une trentaine d'années six « settlements » égrenés du nord au sud passèrent successivement aux mains de sociétés américaines, hollandaises, suédoises, russes et norvégiennes. Le traité de Paris, qui, en 1920, nous confia le Spitzberg, laissait le droit à tous les pays signataires de se livrer à des opérations industrielles ou minières sur un pied de parfaite égalité. Mais, avant la guerre de 1939, nous ne restions en course qu'avec les Russes. Les autres sociétés avaient abandonné une exploitation peu rentable pour des pays lointains de l'archipel. »

Johansen, en ingénieur précis, nous indique qu'en 1940-1941 il y avait au Spitzberg 804 Norvégiens, dans les mines de Longyear-City et Sveagruva et 1.420 Russes dans celles de Barentsburg, Pyramiden et Colesbukta. En outre, une vingtaine de trappeurs hivernaient pour le renard.

Il nous raconte ensuite comment, en 1941, alors qu'il était au Spitzberg, à peu près dans l'ignorance des faits de guerre, il fut évacué sur l'Angleterre avec ses compatriotes, à bord de l'*Empress of Canada*. Pendant que les Britanniques mettaient les installations industrielles hors de service, les Russes étaient à leur tour dirigés sur l'U. R. S. S. Il n'y eut plus personne au Spitzberg pendant un certain temps.

En mai 1942, quatre-vingt-deux militaires norvégiens, montés sur un brise glace et un phoquier, furent envoyés vers l'archipel pour y rétablir les droits de leur pays et reprendre les travaux météorologiques. Ces navires ayant été attaqués et coulés en cours de route par des bombardiers allemands, les survivants purent quand même atteindre la côte et s'y établir, menant une vie pénible, complètement isolés et en état de danger permanent. La menace ne tarda d'ailleurs pas à se préciser : les avions à croix gammée venaient rôder sur les montagnes enneigées. Le 8 septembre 1943, les masses sombres d'une dizaine de bateaux de guerre allemands, *Scharnhorst* et *Tirpitz* en tête, surgissaient dans la pénombre, face à l'Ice-Fjord. A 1 h. 30 du matin, l'alarme était donnée par un petit garde-côte, et l'attaque commença. Les Scandinaves ripostèrent avec les trois canons dont ils disposaient, prenant sous leur feu des contre-torpilleurs qui remontaient le fjord, l'un d'eux battant pavillon britannique, pour tromper l'adversaire. Des Allemands ayant débarqué, les hommes de la petite garnison furent contraints de fuir vers les glaciers, sans vivres, dans un froid coupant. Les Allemands, qui devaient se retirer peu après, saccagèrent les baraques et, canonnant les mines à bout portant, les mirent en feu.

Notre navire, ayant stoppé ses machines, glisse lentement et arrive devant la baie de l'Aventure, où se trouve Longyear-City, tapie au pied des montagnes.

Le capitaine commande au porte-voix la difficile manœuvre d'accostage contre un rudimentaire ponton de bois. Des mineurs y sont massés, emmitouflés, grelottants dans le petit matin. Deux hommes viennent à nous dans un canot automobile et font le tour du gros navire. Ils lèvent la tête vers ceux qu'ils connaissent. On hurle des nouvelles dans les bruits de vapeur, de moteurs et de treuils.

Longyear-City ressemble aux cités champignons du « wild-west ». Les stocks américains, parvenus jusqu'à cette latitude, contribuent à renforcer cette impression. Les Norvégiens portent, en effet,

sur le dos de leur canadienne des inscriptions en « slang ».

Sitôt passé le débarcadère, où notre cargo attendra son chargement de charbon, nous pataugeons jusqu'aux chevilles dans la boue. Une Jeep, pilotée par Skevik, un vieil ami de l'an dernier, nous emmène, dans une pétarade d'échappement libre, à l'assaut d'une côte derrière laquelle se trouve la vallée minière.

La mécanique est reine à Longyear-City : bull-dozer, tracteurs à chenilles, Dodge circulent. Personne ne sait aller à pied, et les ouvriers attrapent les véhicules au passage, à la manière des Parisiens courant après l'autobus.

Des bennes téléfériques parcourent le ciel, avec un bruit de poulie mal graissée, sur leur câble tendu de pylône en pylône. Les chiens esquimaux, enchaînés, crottés et minables, attendent l'hiver, un morceau de morue séchée entre les pattes. L'antenne de T. S. F. se dresse comme pour un appel désespéré. En fait, c'est bien le désespoir et la désolation que l'on ressent ici.

Nous sommes reçus au « mess ». Les pièces sont spacieuses, éclairées par de larges vitres à travers lesquelles on aperçoit, d'un côté, les ouvertures des mines sur le flanc de la montagne, à 150 mètres de hauteur. La mine 2 brûle toujours depuis le bombardement du *Tirpitz*, et une fumée épaisse s'en dégage. De l'autre côté, la vue donne sur le fjord, où le bateau ancré semble minuscule.

Les ingénieurs, avec lesquels nous bavardons, ne se distinguent pas des mineurs par leur tenue. Tout le monde porte, à Longyear, des bottes de caoutchouc et un gros pull-over de laine, sur lequel on passe une canadienne ou un anorak pour aller dehors.

Dès le printemps 1945, les Norvégiens sont revenus à leurs chantiers. L'an dernier, alors que j'étais moi-même ici, les Russes n'étaient pas encore de retour. Ils ont de nouveau occupé leurs concessions à l'automne 1946, venant de Mourmansk avec plusieurs navires. Les mines, incendiées, brûlaient encore. Au pied des montagnes, les baraquements n'étaient que ruine, les pylônes gisaient, désarticulés, tout était à refaire. Les bateaux se sont succédé, bourrés de matériel et de travailleurs. Le premier hivernage a été dur, inconfortable, mais, peu à peu, des maisons neuves ont surgi, le travail a repris dans les mines, les bennes téléfériques ont de nouveau fait entendre leur chanson monotone.

Le lendemain, nous visitons une mine avec le « Bergmester » Aasgaard. Le « Bergmester », ou inspecteur des mines, est, avec le « Sysselman » (représentant du gouvernement norvégien), la plus haute autorité du Spitzberg. Ils résident tous deux à Longyear, mais font de fréquentes tournées dans l'île, sur de petits bateaux à moteur qui leur appartiennent.

Vers chaque ouverture de mine monte un wagonnet, tiré par un câble, sur la pente à 45 degrés. Les mineurs sont répartis en équipes de huit heures. Ceux qui vont à la relève s'assoient sur le wagonnet, jambes pendantes. Ils portent sur les reins un petit accumulateur tenu dans la ceinture et relié par un fil souple à une lampe frontale. Leur casque américain a la forme d'un moule à gâteau. Comme nous nous enfonçons dans le noir, le Bergmester nous explique comment est mené le travail : il suffit pour extraire le charbon d'ouvrir une galerie centrale à hauteur de la couche et de s'y enfoncer en « décollant » au couteau mécanique. D'autres galeries sont disposées perpendiculairement à la voie principale, et l'on y gratte le charbon sur des fronts qui atteignent souvent plusieurs centaines de mètres. La montagne est littéralement vidée de sa couche carbonifère avec une précision d'opération chirurgicale. Ensuite, on laisse l'affaissement se produire dans les secteurs épuisés : c'est la cicatrisation.

Le rocher sert directement de plafond aux galeries, réduisant le boisage et les dispositifs de sécurité au minimum. De plus, la température, trique et est transporté vers l'embarcadère, généempêche les venues d'eau et rend le travail relativement facile. Le charbon ainsi extrait sort de la mine par wagonnets tirés par une motrice électrique et est transporté vers l'ambarcadère, généralement très proche, dans des bennes téléfériques ou sur des tapis roulants.

En réalité, les stocks s'accumulent tout l'hiver, saison pendant laquelle le Spitzberg, pris dans les glaces, est privé de toute communication. Mais, la débâcle finie, les cargos arrivent, apportant matériel neuf et hommes de relève.

Les parois des galeries sont par endroits formées de glace vive. A l'extrémité de la mine, à plusieurs centaines de mètres en profondeur horizontale, les hommes travaillent le front d'avancement au marteau pneumatique. Crispés à leur outil, dans un bruit infernal, ils peinent dans la poussière de charbon. La houille est d'excellente qualité, grasse, très flambante et remarquablement peu cendreuse. On en a extrait environ 400.000 tonnes cette année, mais ce chiffre montera probablement à 800.000 tonnes durant les prochaines saisons. Le gouvernement norvégien, qui subventionne les deux compagnies Store Norske et King Bay, pousse cette production, qui évite les importations américaines. Les Russes, qui extrayaient avant guerre 400.000 tonnes par an, n'ont pas repris le rythme normal.

Au Spitzberg comme sur le bateau, nous avons continué de partager la vie des mineurs, dans une baraque « Belsen ». Le mobilier est rudimentaire : lits de camp, tables de bois, tabourets. Au milieu de la pièce, un énorme fourneau. Le charbon n'est pas loin ! Dehors, c'est souvent la tempête ou le brouillard, sans parler des trois mois d'obscurité complète de l'hiver. Il arrive alors que la température atteigne — 40 degrés. Les distractions sont rares et la vie, pénible. Les bouteilles vides qui traînent çà et là indiquent que l'alcool aide à passer l'ennui. Ce sont uniquement les salaires alloués par les compagnies qui attirent ici les travailleurs. Un simple manœuvre gagne une somme mensuelle équivalant à 40.000 francs.

Nous avons remarqué au Spitzberg deux catégories d'hommes. Les uns, tout jeunes, n'étaient encore jamais venus à la mine. Ils sont arrivés du Finnmark ou des îles Lofoten.

Les autres sont de vieux coureurs d'aventures, têtes brûlées, récidivistes du Grand Nord. Ils ont connu le Spitzberg bien avant la guerre. Ils connaissent aussi les trois mois annuels de grande vie, de retour au pays après la saison d'hiver, et le bateau de l'automne qui les ramène sans un sou.

La compagnie prend tout en charge et contrôle l'ensemble de l'organisation. Il n'y a pas au Spitzberg un seul commerçant privé. C'est ainsi que médecin, boulanger, postier, tenancier du comptoir et serveurs du mess sont appointés au même titre que les ingénieurs ou les mineurs. Il existe même une monnaie spéciale, sans valeur bancaire, l'argent restant déposé dans les coffres de la compagnie. Il n'y a pas de régime douanier, et les marchandises arrivent en franchise.

Les journaux de tous les pays ont beaucoup parlé l'hiver dernier de « l'affaire du Spitzberg ».

L'U. R. S. S. avait demandé à participer avec la Norvège à la défense du Spitzberg, après avoir protesté contre le maintien des forces américaines au Groenland. Finalement, le parlement norvégien avait rejeté la demande soviétique.

Les Norvégiens, de façon générale, voient plus dans l'incident russe leur désir de faire pression sur les Américains pour les voir quitter le Groenland et l'Islande que celui de fortifier le Spitzberg. Ce pays montagneux se prête mal, en tout cas, à l'installation de bases aériennes. Les Scandinaves, qui sont les principaux intéressés dans cette affaire, ont avant tout le désir de travailler en paix au Spitzberg.

J'ai eu l'occasion, en accompagnant le Bergmester Aasgaard dans une tournée d'inspection, de passer aux mines russes de Colesbukta et Barentsburg. Les Soviets travaillent à extraire du charbon, et leurs chantiers ressemblent, à peu de chose près, à ceux des Norvégiens. Là comme ailleurs, le rideau de fer est tiré, et l'étranger n'est pas admis à visiter, ni surtout à photographier. Colesbukta se résume à quelques baraques serrées au bord de l'eau, au pied d'une montagne verticale. L'endroit est impropre à toute installation militaire. Il est bien certain, en tout cas, que les Russes savent parfaitement à quoi s'en tenir sur les possibilités stratégiques de l'archipel.

Depuis la guerre, et surtout depuis l'invention de formules telles que « carrefour des continents » ou « plaque tournante du monde » à l'adresse du pôle Nord, les pays arctiques n'ont pas précisément bonne réputation.

L'époque est bien passée des croisières au Spitzberg de 1930 à bord du *La Fayette* ou du *Foucauld*. On allait alors dans l'Arctique en touriste, pour voir des phoques, des ours, la banquise, et pour sentir au visage l'haleine froide du pôle. On rentrait en France satisfait, avec un bol d'air pur et une âme d'explorateur.

CES TROIS NORVÉGIENS VIENNENT DE PASSER UN AN DANS LA STATION DE RADIO DU CAP LINNÉ.

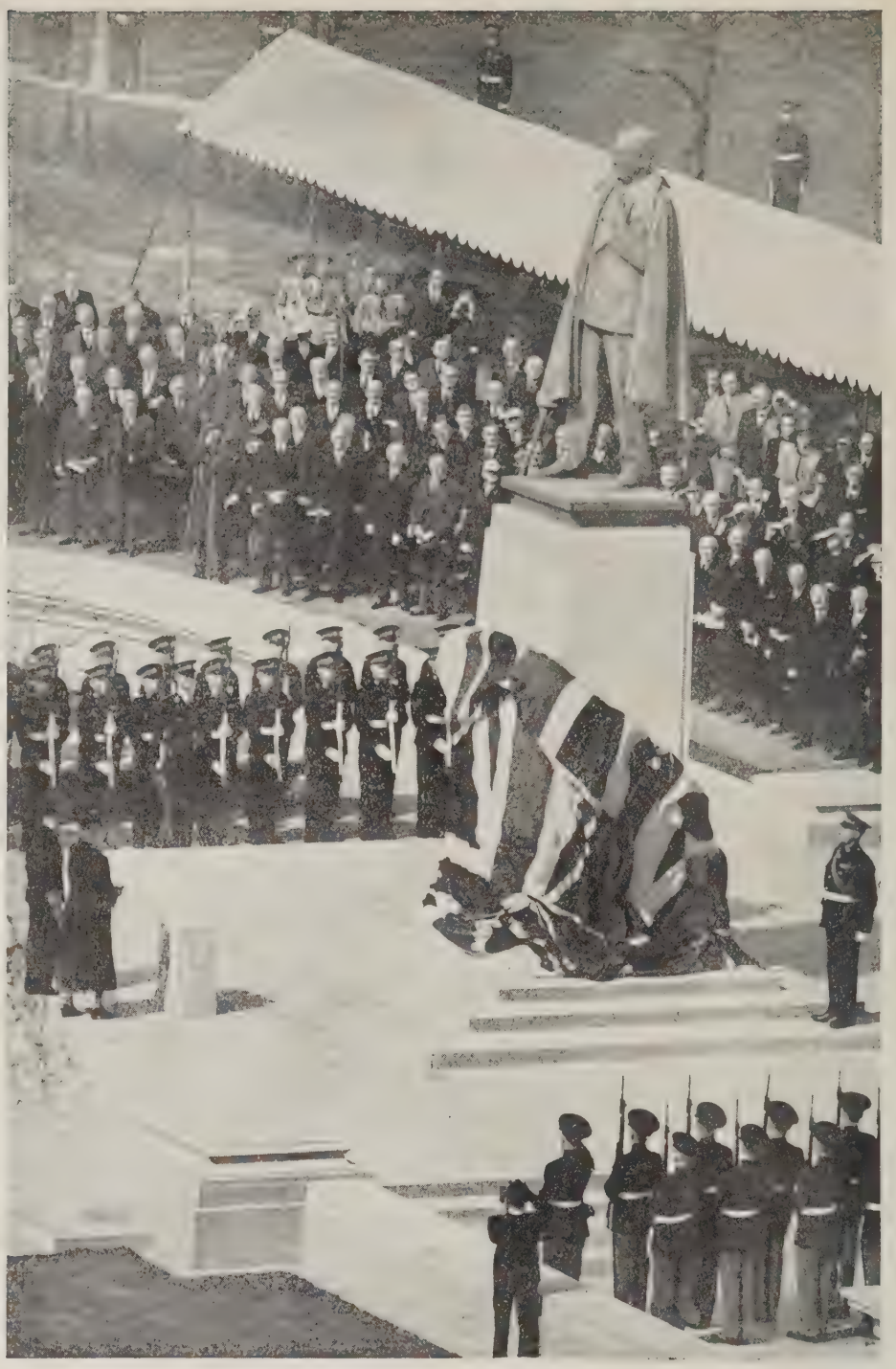
LE « BERGMESTER » (INSPECTEUR DES MINES) AASGAARD ET LE CHEF DE LA MINE DE SVEAGRUVA.

UN DES MÉDECINS DES PUITS NORVÉGIENS.

LE MAJOR HOOKER, REPRÉSENTANT LE PRÉSIDENT TRUMAN ; Mme ROOSEVELT ; LE MARÉCHAL MONTGOMERY ; M. CHURCHILL.

LE DUC ET LA DUCHESSE DE GLOUCESTER ; LE DUC D'EDIMBOURG ; LES PRINCESSES ELIZABETH ET MARGARET ROSE.

LA DUCHESSE DE KENT ACCOMPAGNÉE DE SES TROIS ENFANTS.



LA CÉRÉMONIE D'INAUGURATION DE LA STATUE A GROSVENOR SQUARE.

LE DUC DE GLOUCESTER ; LE MAJOR HOOKER ; LA REINE MARY ; LA REINE ; Mme ROOSEVELT ; LE ROI.

LE ROI GEORGE VI FLEURIT LE MONUMENT.

INAUGURATION A LONDRES D'UN MONUMENT A LA MÉMOIRE DU PRÉSIDENT ROOSEVELT

A l'occasion du troisième anniversaire de la mort du président Franklin D. Roosevelt, une statue élevée à sa mémoire a été inaugurée, le 12 avril, à Grosvenor Square. Mme Roosevelt assista à la cérémonie ainsi que la famille royale et de nombreuses personnalités, parmi lesquelles : le major Hooker, représentant le président Truman, Mr. Winston Churchill, le maréchal Montgomery et le vicomte Halifax, qui fut ambassadeur de Grande-Bretagne aux Etats-Unis.

PRINTEMPS A BANDOL

Il est sans doute peu de régions en France où le printemps soit aussi souriant qu'à Bandol. Jusqu'à Sanary, qui, hélas ! a été durement touché par la guerre, la côte est un véritable enchantement.

Peut-on imaginer aussi petite ville plus pittoresque et attrayante que Bandol.

Que ce soit sur les quais du petit port, où les terrasses des cafés et les bars se côtoient sous les frais ombrages, ou encore à « la Gorguette », où le docteur Charmot depuis vingt ans dirige une admirable maison d'enfants, la joie de vivre au soleil éclate partout.

D'ailleurs, que de savants et de célébrités ont choisi cette région pour y vivre ou s'y reposer : Louis Lumière, Julian Huxley, le peintre Kissling, qui achève en ce moment une série de toiles, et tant d'autres, pour qui Bandol et ses environs sont un véritable havre du repos !

Photographies Arys.

UNE PETITE FILLE OFFRE UN BOUQUET DE FLEURS A Mme VANIER.

MALGRÉ LEUR ÉMOTION, LES ENFANTS FERONT HONNEUR AU GOUTER.

CE PETIT GARÇON, IL EST VRAI, NE SEMBLE GUÈRE INTIMIDÉ.

GÉNÉROSITÉ CANADIENNE

Sous l'égide de la Croix-Rouge française, un goûter a été offert par Mme Vanier, femme de l'ambassadeur du Canada, à sept cents enfants des écoles de Blanc-Mesnil. A l'issue de ce goûter, une charmante réception, au cours de laquelle les enfants chantèrent la chanson canadienne de l'Alouette, réunit, avec Mme Vanier, le général Kloffenstein, vice-président de la Croix-Rouge, et M. Le Moing, maire de Blanc-Mesnil, qui rappela combien la France était sensible à la générosité canadienne. Cette visite est la première d'une série au cours de laquelle Mme Vanier distribuera des cadeaux, dons du Canada, aux enfants de la région parisienne.

LES LIVRES PAR ANDRÉ ROUSSEAUX

QUAND RACHILDE ÉTAIT JEUNE

Entre le temps où elle était jeune — elle avait huit ans en 1870 — et celui où elle écrit ses souvenirs d'alors, en un volume qui vient de paraître au *Mercure de France,* il y a eu le temps où l'on pouvait rencontrer Mme Rachilde, dans cette vieille maison du *Mercure* qui était la sienne. C'est là que je l'ai connue entre les deux guerres. Au fond de cette retraite, elle était tapie comme une chatte, et jetait sur l'arrivant le regard de côté de ses yeux célèbres. Albert Samain a chanté ces yeux-là :

Ses yeux glacés de vert, ses yeux déjà vus, où ?
Ses yeux, ses pâles yeux, las d'avoir rêvé tout.

Tout ? Au moins toute littérature ? Aussi loin que Mme Rachilde remonte dans ses souvenirs, elle ne peut voir que la passion d'être écrivain. Elle s'appelait Marguerite Eymery. Elle était née et elle habitait dans une propriété de la campagne périgourdine, loin de tout village. La maison s'appelait Le Cros, ce qui, en patois, veut dire le trou.

Le colonel Eymery, officier de l'armée d'Algérie, qui avait été premier écuyer de Saumur, mit sa fille à quatre ans sur un cheval. Il fut aussi son maître d'armes. Elle suivait les chasses à courre. Mais elle avait horreur de la curée. Elle tâchait de sauver les biches, et allait soigner, la nuit, les loups blessés. Grande amie des bêtes, elle leur donnait l'hospitalité.

Les gens plus que les animaux la craignaient. Les paysans d'alentour avaient peur d'elle : ils prétendaient que la demoiselle avait des yeux de loup-garou et qu'elle jetait des sorts. Il faut dire que son arrière-grand-père maternel avait été chanoine à Périgueux et avait jeté le froc aux orties pour faire naître la progéniture d'où Marguerite Eymery était issue. Et la tradition en Périgord voulait que, jusqu'à la cinquième génération, les enfants d'un défroqué fussent maudits et se changeassent en loups-garous, les nuits de Chandeleur.

En dépit de sa réputation de jeune sorcière, Marguerite Eymery n'était possédée que d'un seul démon, celui de la littérature. Ses parents, naturellement, n'admettaient pas qu'elle écrivît. Ils la privaient de lumière dans sa chambre. Alors elle travaillait au clair de lune. A douze ans elle envoyait un conte à un journal local, qui le publia. A quinze, elle alimentait de ses romans *l'Echo de la Dordogne.* Les feuilletons de la jeune fille étaient signés d'un pseudonyme. Le colonel les lisait tout haut à la veillée, sans soupçonner qui était l'auteur. Il prenait soin seulement de sauter les phrases qu'il jugeait ne pas pouvoir lire devant sa fille.

La situation se tendit quand le père voulut parler de mariage. Un projet de fiançailles avec un jeune officier souleva la rébellion. Marguerite menaça de se noyer dans l'étang. Elle avait bien d'autres choses en tête. N'avait-elle pas envoyé un conte à Victor Hugo, un morceau intitulé *le Premier Amour.* Et voilà qu'elle avait vu le facteur lui apporter cette réponse du poète :

« Remerciements et applaudissements.
» Courage, mademoiselle. »

Mme Rachilde, qui publie ses souvenirs au « Mercure de France ».

Un bienfait n'est jamais perdu. Hugo, quelques années plus tard, devait être défendu par Rachilde. C'était le nom que Marguerite Eymery avait pris quand, ayant enfin quitté Le Cros, elle était venue courir, à Paris, l'aventure littéraire. Elle fréquentait les cafés d'écrivains, où trônait alors Jean Moréas. Un jour, dans une discussion avec Laurent Tailhade, il s'écria : « Victor Hugo est un... » L'épithète était brève et malsonnante. Mais déjà Rachilde était debout et une gifle s'abattait sur la moustache du poète grec. On voulut expulser l'insolente. Ce fut Moréas qui s'interposa : « Laissez donc cette petite, déclara-t-il, elle a raison. »

Mme Rachilde garde maints souvenirs de la vie littéraire à la fin du siècle dernier. Elle a connu Verlaine. Quand elle publia *Monsieur Vénus,* la célébrité soudaine que ce livre lui valut n'alla pas sans scandale. (Ce temps-là, en matière d'audace littéraire, n'était pas blasé comme le nôtre.) On accusa la jeune romancière d'avoir inventé un vice nouveau. Alors Verlaine, entre deux absinthes, et sur un ton paternel : « Ah ! ma chère enfant, si vous aviez inventé un vice nouveau, vous seriez un bienfaiteur de l'humanité. »

A Maurice Barrès, alors tout jeune, elle donna une leçon d'équitation. Le dandy invita Rachilde à l'accompagner au bois, en promenade à cheval. Et comme, prudente, elle s'inquiétait de sa science de cavalier, le beau ténébreux répondit sur un ton de parabole : « On n'apprend pas à devenir empereur. » On partit quand même, et tout alla bien jusqu'à la Cascade. Mais, là, le cheval que montait Barrès s'arrêta, s'arc-bouta sur ses jambes et refusa de repartir. Il fallut que le jeune homme mît pied à terre. Rachilde prit les rênes du cheval rétif, qui la suivit docilement, et elle se contenta de dire à son compagnon : « Je crois que vous ne serez jamais empereur. »

De Sarah Bernhardt, ce qu'elle garde est un précepte de philosophie pour la vie d'artiste. Quand la tragédienne la reçut, dans un salon débordant de lys et de tubéreuses, elle lui dit :

« Vous savez, ma petite fille, vous aurez ce que vous voudrez bien. Rappelez-vous que la seule loi de la vie d'artiste est de vouloir avec passion ce qu'on veut, mais de ne jamais oublier le chemin qu'on a déjà pris... *dût-on le tracer soi-même avec ses pieds nus.* »

Mme Rachilde, qui n'a fait dans sa vie que ce qu'elle a voulu, ne l'a jamais oublié.

Phot. J. Marqueton.

Une scène de « Voyage a Washington », d'après Garson Kanin.

LE THÉATRE PAR YVES GANDON

WHISKY, PONCIF AND Cie

On boit beaucoup dans ce *Voyage à Washington,* de l'Américain Garson Kanin, adapté par M. et Mme René Clair. On y expulse vivement ses souliers en entrant dans son appartement, où l'on se promène en chaussettes, même quand on y reçoit la visite d'un sénateur. Pourquoi se gênerait-on ? Ce sénateur est à notre solde. Nous nous appelons Brock, nous avons fait tous les métiers, nous sommes présentement le plus grand marchand de ferraille aux U. S. A. et peut-être *in the world,* et nous voici même à la veille de constituer un trust qui annihilera toute prétention de concurrence. Pour réussir cette vaste opération, un vote au Sénat est nécessaire : question de pots-de-vin, voilà tout.

Il y a bien un petit ennui : cette ravissante Billie, que nous connûmes petite danseuse et dont nous avons fait notre maîtresse. Pour parer à l'énormité des impôts, nous l'avons installée au conseil d'administration de nos sociétés. Dieu merci, elle n'y entend goutte et se borne à signer tout ce qu'on lui demande. Mais son absence d'instruction et de manières est gênante lorsqu'on se trouve avoir affaire à ces gaillards qui tiennent les fils de la haute politique. Que nous soyons assez mal embouché nous-même n'a pas d'importance : nous valons plus d'un million de dollars.

Justement, voici un jeune journaliste, Paul, introduit par notre fidèle cousin et garde du corps, le gros Jim. Ce garçon paraît intelligent. Accepterait-il, pour 200 dollars par semaine, de décrasser l'esprit de Billie ? Victoire ! Il accepte. Quand je vous disais que tout n'est que question de prix ! *O. K.*

Jusqu'ici la pièce ne nous a rien appris que nous n'ayons déjà vu mille fois dans les films américains où sévit le *businessman.* Mais le dialogue est vivement mené, les personnages, pittoresques, et nous espérons que la fantaisie de l'auteur va pousser dans le même sens pour nous donner une comédie légère, mousseuse et sinon tout à fait vraisemblable, du moins piquante. Hélas ! dès le deuxième acte, la fantaisie abdique devant la convention, l'esprit, devant le

puritanisme prédicant. L'aimable Billie a pris goût à l'étude, en même temps qu'au maître, et ses progrès sont rapides. Le journaliste Paul, ferme soutien de la démocratie avec un grand D, est pour la liberté d'entreprise contre les trusts. Il n'a pas de peine à convaincre Billie que Brock est un forban, si bien qu'elle n'hésite pas à flétrir ce requin de l'épithète de « fasciste ». Par elle, il reçoit le projet de contrat qui doit faire de Brock le roi de la ferraille ; il menace celui-ci de publier ledit projet dans son journal. En vain Brock s'efforcera-t-il de corrompre le vertueux journaliste par l'offre dérisoire de 100.000 dollars ; en vain ce tigre se jettera-t-il à genoux devant Billie en la suppliant de se laisser épouser. Billie n'aime plus que Paul et l'honnêteté, et Brock apprendra, une fois pour toutes, que l'argent ne fait pas le bonheur.

Il paraît que cette pièce se joue depuis trois ans en Amérique. Qu'est-ce que cela prouve ? Que les Américains n'ont pas tous le goût très sûr et qu'ils peuvent aimer tour à tour M. Gaston Kanin et M. O'Neill, comme les Français font triompher successivement Georges Ohnet et Jean Giraudoux. Ce *Voyage à Washington,* c'est, si l'on veut, un *Maître de forges* ou un *Serge Panine* à la mode américaine.

Le théâtre des Ambassadeurs a d'ailleurs, en l'occurrence, excellemment choisi ses interprètes. A elle seule, M^lle^ Gaby Sylvia, dans le rôle de Billie, vaut le dérangement. Cette artiste d'un esprit si fin — une des plus intelligentes actrices de Paris — a su camper son personnage de bonne fille « peuple », mais généreuse et, à tout prendre, point sotte, avec une justesse de ton qui en dit long sur ses moyens. A côté d'elle, Noël Roquevert montre beaucoup d'abatage et d'autorité, mais ne nous paraît pas un « Yankee » très plausible, et c'est surtout son physique que je mets ici en cause. André Bervil, Pierre Labry et Robert Dhéry, qui fera bien de surveiller sa prononciation, sont tous trois de bons comédiens très à l'aise. Le décor de Wakhévitch, dans son effort de lourdeur luxueuse, est d'une invention qui égaie.

On voudrait, le cas échéant, tresser des louanges à un vaudevilliste tel que les aimait Francisque Sarcey. Las ! où sont nos Feydeau ? M. Jean Guitton, spécialiste du genre, en donnant *la Folle du 27* au théâtre de Paris, a pensé sans doute renouveler sa manière, mais le plus clair de son invention consiste à placer son intrigue dans une maison de fous, et ce n'est pas son laborieux imbroglio qui nous fera oublier *la Dame de bronze* et *le Monsieur de cristal,* du cher Henri Duvernois. Les plaisanteries pèsent une tonne, il a étiré en quatre actes un de ces sujets de tout repos qui, au Grand-Guignol, détendent, l'espace d'une demi-heure, les nerfs d'un public saturé d'évocations macabres. M^me^ Suzy Prim a beau se dépenser sans mesure : son généreux talent ne parvient pas à excuser la carence de l'auteur.

LE CINÉMA PAR DENIS MARION

LE RETOUR DE FRANK JAMES. — LE CRIMINEL

Le spectateur qui ne prête pas attention au générique ne verra dans ce film qu'un western en technicolor de plus, ni meilleur ni pire que tant de ses semblables qui l'ont précédé. S'il a bonne mémoire, il se souviendra peut-être que le film fait suite à une bande qui fut projetée avant la guerre : *Jess James, le bandit bien-aimé,* où Tyrone Power tenait le rôle principal et où Henri Fonda jouait déjà le rôle de Frank James.

Aussi n'y aurait-il pas lieu de parler plus amplement de cette réalisation qui date d'ailleurs de 1941 si elle n'était due, d'une manière paradoxale, à Fritz Lang, qui a la réputation justifiée d'être un spécialiste des films noirs et des sujets à tendance sociale. Il avait réussi pendant les cinq premières années de son séjour à Hollywood à imposer son style et ses préoccupations aux producteurs américains. Il a ensuite cédé à la routine administrative, à moins qu'il n'ait jugé que se familiariser avec les procédés du technicolor valait bien de composer une bande insignifiante. Mais, s'il comptait réserver ses thèmes favoris pour l'époque où il aurait acquis l'expérience de cette nouvelle technique, il s'est trompé : il ne devait plus par la suite refaire de film en couleur.

Né à Vienne en 1890, Fritz Lang se destinait à l'architecture et fit ses études à Munich et à Paris. Enrôlé dans l'armée autrichienne, il termina la guerre comme capitaine, avec trois blessures et quatre citations.

C'est tout de suite après la fin des hostilités, en 1919, qu'il découvrit dans le cinéma un moyen de concilier son goût simultané pour la littérature et les arts plastiques. Engagé par Erich Pommer, il se révéla aussitôt à la Ufa par une série de films qui constituent presque tous des dates dans l'évolution du cinéma muet : *les Trois Lumières, les Niebelungen, Métropolis, les Espions, la Femme dans la lune.* Les scénarios étaient tous dus à Théa von Harbou, une romancière qu'il avait épousée.

Son premier film parlant, *M.,* fut une des œuvres les plus significatives de l'époque par son utilisation d'un leit-motiv musical et par la continuité avec laquelle le récit suivait les démarches d'un seul personnage.

Mais l'arrivée de Hitler au pouvoir obligea Fritz Lang à quitter l'Allemagne à cause de ses origines israélites (son mariage fut dissous d'office). Il tourna à Paris *Liliom,* qui fut un échec, et partit ensuite pour les Etats-Unis. Il y débuta par deux chefs-d'œuvre : *Furie* et *J'ai le droit de vivre.* Mais, ensuite, les qualités de ses œuvres varieront beaucoup, mêlant le médiocre et le meilleur. *La Rue rouge,* ce très mauvais remake de *la Chienne,* suit immédiatement *la Femme au portrait,* peut-être le film policier le plus réussi qu'on ait vu depuis longtemps. *Les Bourreaux meurent aussi* et *Cape et Poignard* exploitent les thèmes de la résistance et de l'espionnage avec la naïveté habituelle à Hollywood, et l'on n'y reconnaît qu'à la cruauté de certaines scènes le style de son auteur.

Le Criminel a marqué le retour d'Orson Welles à la mise en scène en 1946, après quelques années où il avait dû se borner à une carrière d'acteur à la suite de l'échec de ses premières réalisations. Aussi est-il compréhensible qu'il se soit montré particulièrement prudent et qu'il ait cherché à limiter au minimum ses initiatives originales.

Et *le Criminel* ne serait guère qu'une bande policière entre tant d'autres, si l'on ne retrouvait dans la mise en scène le penchant qu'a toujours eu Orson Welles pour les acrobaties de l'appareil de prise de vues.

D'autre part, il a exploité, plus que le comportait le scénario de Victor Trivas, le thème de l'amour qu'éprouve une femme normale pour son mari même après qu'elle a de sérieuses raisons de croire qu'il s'agit d'un criminel.

Néanmoins, le principal intérêt du film réside dans son interprétation, où s'opposent deux hommes qui sont aux antipodes l'un de l'autre : Edward G. Robinson, exploitant le registre complet des ressources de l'art du comédien, et Orson Welles, lui-même, dont le métier n'est pas le fort, mais qui possède une prestance étonnante à l'écran par sa seule apparence de jeune géant.

COURRIER DU CINÉMA

L'Association française de la critique de cinéma a exprimé le vœu que l'aide dont le gouvernement vient d'admettre le principe s'adresse à l'art cinématographique plutôt qu'à l'industrie cinématographique ; qu'en conséquence elle ne soit pas répartie indifféremment entre toutes les productions, mais qu'une sélection sévère soit opérée entre celles-ci. Elle fait valoir que le relèvement du cinéma français ne pourra pas être obtenu uniquement par des mesures législatives ou fiscales, mais par une amélioration de la qualité des films.

Les Jeux sont faits, d'après un scénario original de Jean-Paul Sartre, avec Marcel Pagliero comme protagoniste, n'avait guère été un succès. Les deux intéressés envisagent une nouvelle combinaison : adapter à l'écran *l'Enfance d'un chef,* nouvelle que Sartre n'avait pas écrite pour le cinéma, confier la mise en scène à Marcel Pagliero et faire jouer le rôle principal par François Périer. Seul Jacques-Laurent Bost conserve la même fonction de dialoguiste.

Edward Robinson dans une scène capitale du « Criminel ».

Orson Welles acteur, tout en étant directeur de production.

EDITIONS D'HISTOIRE ET D'ART

ÉLIE FAURE
HISTOIRE DE L'ART
L'ART ANTIQUE - L'ART MÉDIÉVAL
L'ART RENAISSANT
Chaque vol. (14x23) ill. de 70 héliog. : 380 à 450 fr.

RENÉ DUMESNIL
HISTOIRE DE LA MUSIQUE

LÉANDRE VAILLAT
HISTOIRE DE LA DANSE
Le vol. (18x24) illustré d'une centaine d'héliogr. : 550 fr.

LIBRAIRIE PLON

NOUVEAUTÉ

TRILOGIE DE L'HISTOIRE DE FRANCE

JOSEPH CALMETTE
de l'Institut

LE MOYEN AGE

Un des trois actes du destin national, celui pendant lequel la France « se fait corps et âme ».

Un vol. de 654 pages : 600 fr.

Lib. Arthème Fayard
18, rue du St-Gothard, Paris

Histoire
de la
Deuxième guerre mondiale

Gl A. DOUMENC
DUNKERQUE
ET LA
CAMPAGNE DE FLANDRE
Le vol. 295 frs

Gl A. DOYEN
LA
CAMPAGNE DU DÉTACHEMENT
DE
L'ARMÉE DES ALPES
Le vol. 330 frs

ARTHAUD

DAVID J. DALLIN

LA VRAIE RUSSIE DES SOVIETS
Un témoignage capital
In-8° soleil 250 frs

RENÉ LA BRUYÈRE
de l'Académie de Marine

SOURDIS
ARCHEVÊQUE ET AMIRAL
(6 novembre 1594 - 18 juin 1645)
Quand des prélats commandaient nos escadres...
In-16 180 frs

PLON

1848 VU PAR 1948

L'IMPORTANCE historique de 1848 et de ses conséquences peut se mesurer assez bien rien qu'en considérant la quantité d'ouvrages sortis à l'occasion du centenaire. La commémoration de 1830 fut loin d'en faire naître autant, car, en fait, les Trois Glorieuses apparaissent comme peu génératrices au regard de ces quelques mois d'événements complexes, issus d'un extraordinaire bouillonnement d'idées, issu lui-même autant de l'idéologie la plus pure que de faits économiques et sociaux particulièrement caractéristiques dans leur nouveauté.

D'où, d'ailleurs, la diversité des études sur 1848 que nous avons sous les yeux.

Nous commencerons par citer rapidement deux études historiques d'ordre général. Elles sont signées l'une par Gaston Martin (collection : « Que sais-je ? »), l'autre par Georges Bourgin, grand spécialiste de la question, dont le nom reviendra plusieurs fois sous notre plume (les Deux Sirènes), et constituent d'intelligents et clairs compendium. Gaston Martin n'a pas voulu écrire l'histoire politique d'un régime, mais l'analyse, autant que possible précise et dépourvue d'ambiguïté, d'une crise sociale qui lui semble être, avec raison, plus même qu'en 1789, le point de départ de l'Histoire de France contemporaine. Quant à Georges Bourgin, il a pensé qu'au moment où commence à fonctionner la Quatrième République il est bon que les citoyens qui la constituent tirent de l'histoire de la Deuxième les enseignements qu'elle comporte et, en parts égales, il a examiné les sources de vie de cette dernière et les raisons qui l'ont conduite à la mort.

Il est incontestable que de tels livres mettent en goût et donnent envie de chercher plus loin nos informations. Deux anthologies vont nous permettre de remonter aux sources.

Max Terrier, qui a été le principal animateur de l'Exposition qui vient de s'ouvrir à la Bibliothèque Nationale et qui connaît admirablement l'iconographie de cette époque, a réuni en un album : *1848* (éditions « Tel ») une suite d'images qui constitue une sorte de film saisissant de vie et de révélations. On y voit ressurgir les hommes, les événements et les œuvres, tels qu'ils apparurent à leurs contemporains et selon les sentiments d'admiration ou de moquerie qu'ils leur inspirèrent. Le choix de ces documents, s'il n'est pas exhaustif, n'en est pas pour cela laissé au hasard et n'a rien de superficiel. Fonds publics et collections particulières ont été « fouillés » avec attention et méthode. Ce qui nous vaut, outre naturellement les Daumier et des portraits par Delacroix, Chassériau, Courbet (George Sand, Lacordaire, Proudhon), des effigies souvent peu connues comme le Fourier de Gigoux, le Barbès en prison de Traviès, qui rehaussent la valeur des créations artistiques d'une époque qui fut, hélas ! esthétiquement parlant, assez médiocre.

INVASION DE L'ASSEMBLÉE PAR LES PÉTITIONNAIRES EN FAVEUR DE LA POLOGNE.

En se tournant vers les textes, un travail parallèle a été entrepris avec non moins de bonheur par Jacques Suffel : *1848, la Révolution racontée par ceux qui l'ont vue* (Edition du Myrte). Jacques Suffel a lu tous les mémorialistes du temps, il a feuilleté tous les journaux, toutes les correspondances. Et de cet amas d'opinions contemporaines et de récits pris sur le vif il a su extraire impartialement un nombre imposant de pages (son volume en compte plus de 600) qui sont des témoignages à l'état pur et dont les contrastes mêmes sont significatifs. La seule énumération, même incomplète, des sources, qui vont de Véron à Karl Marx, de Flaubert à Caussidière, de Reybaud à Thiers, du comte de Falloux à Louis Ménard, en passant comme il se doit par Louis Blanc, Garnier-Pagès, Lamartine, Odilon Barot, Du Camp, Ledru-Rollin etc., sans compter les Lachambaudie, Decourcelles et Béranger, montre tout l'intérêt d'une telle opération, dont les résultats sont présentés classés par ordre chronologique et les grandes étapes de cet ordre précédées d'un commentaire clairvoyant et judicieux.

Dans le même genre d'idées, il nous faut signaler la collection « les Hommes de 48 » (L. U. F.) qui se propose de rééditer des textes d'ouvriers et travailleurs français ayant participé aux événements de 48, tels que : Benoît : *Confessions d'un prolétaire*, Anthyme Corbon : *le Secret du peuple de Paris*, Jérôme Gilland : *les Conteurs ouvriers*. Le premier volume sorti nous redonne la rédaction (à peu près complète) des *Mémoires de Léonard*, de Martin Nadaud. Ce livre a une délicieuse saveur. De plus, il abonde en renseignements précieux sur les conditions de travail en province et à Paris à cette époque.

Un important ouvrage va nous permettre de passer de ce type de publication à la catégorie suivante, qui est celle des études proprement dites sur des points particuliers : c'est le *Livre du Centenaire*, dirigé par Charles Moulin avec la collaboration de Jean Cassou, Georges Bourgin, Jean Bouchary, Edouard Dolleans, Georges Duveau, Auguste Pinton. Cet ouvrage comprend, tout à la fois, dans un dosage et une harmonie agréables, de longues citations de textes authentiques, un florilège d'images et une série d'essais et de commentaires pertinents sur les principaux thèmes de la Révolution. C'est ainsi que Charles Moulin lui-même dégage les grandes causes et les principales composantes de la Révolution, qui ont pour ainsi dire « cuit » pendant les dix-huit ans de la Monarchie de Juillet (état social de « l'espèce ouvrière », action des sociétés secrètes et de la presse, ferment des « emprisonnés » comme Blanqui et Barbès, esprit des grands écrivains, etc.) tandis que Georges Duveau, examinant les journées de février, nous donne un juste aperçu du Gouvernement provisoire et nous fait entrer dans ses coulisses en nous en montrant les acteurs en pleine vie, puis la commission du Luxembourg (ce parlement représentant le monde du travail), enfin nous donne d'abondants détails pittoresques et précis sur toutes les barricades de Paris : de celles de Juin 1832 à celles de 1848 (construction, personnages, etc.). Encore avec Charles Moulin nous pénétrons dans la vie quotidienne de la rue ou au cœur du sentiment public. Enfin, Edouard Dolleans évoque la classe ouvrière, ce pilier de la Révolution, et sait lui rendre hommage. Au total : un clair exposé et un exact bilan des aspirations et des réalisations, des vélléités et des échecs.

Nous voici arrivés au dernier groupe d'études. Nous en trouvons presque tous les exemples dans la collection du *Centenaire de la Révolution de 1848* (Presses Universitaires de France) publiée par le Comité National, et où sont présentés, par les spécialistes les plus qualifiés, les figures les plus marquantes, les épisodes les plus caractéristiques, les

KENNETH ROBERTS
"OÙ SOUFFLE LA TEMPÊTE"

Roman traduit de l'américain, aux Editions de la Paix (912 pages).

L'auteur du *Grand Passage* est incontestablement un des maîtres contemporains du roman historique. Ici, c'est l'odyssée d'Olivier Wiswell qu'il nous conte. Dans une large fresque d'aventures au temps de la guerre de l'Indépendance, nous parcourons l'Amérique, l'Angleterre et la France, au milieu d'une foule d'intrigues politiques où réapparaît l'extraordinaire figure du major Rogers.

BORDAS
ÉDITEUR
14 *bis, rue Mouton-Duvernet* — PARIS (14e)

JACQUES GODECHOT
HISTOIRE DE L'ATLANTIQUE

Un beau volume de 372 pages in-8° carré (14x22) sous couverture rempliée, illustrée et tirée en couleurs ; 38 croquis et cartes, 50 planches en hors-texte sur papier couché (63 photographies, estampes et documents curieux ou inédits).

Un Océan où se fait l'histoire

Cet ouvrage a été écrit pour le public le plus large : professeurs et étudiants, historiens et amateurs d'histoire, géographes, militaires et marins, curieux et chercheurs.

Livre scientifique, mais qui se lit comme un roman, il passionnera le monde cultivé.

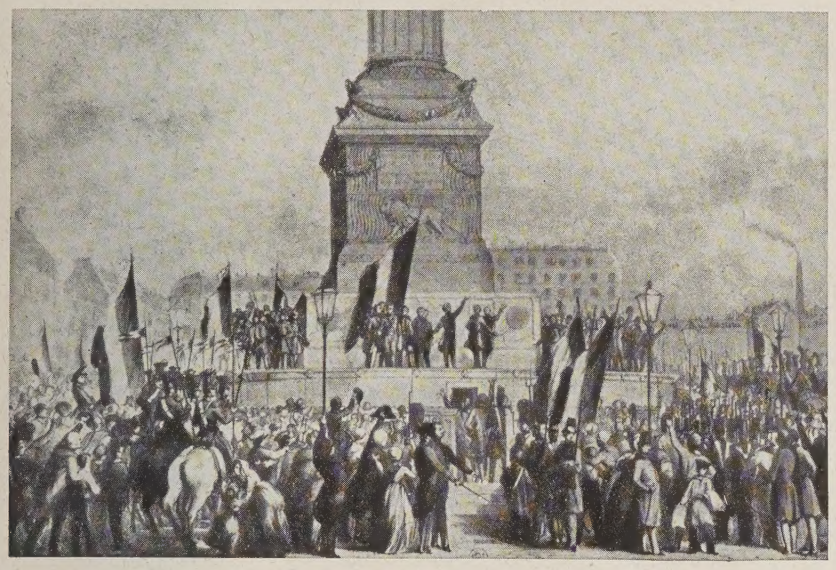
COLLECTION
PLAISIR DE L'HISTOIRE
GÉRARD WALTER
MARIE ANTOINETTE
UNE REINE...
UNE FEMME...
UN VOLUME GRAND FORMAT. 490 Frs
BATEAU IVRE

LE DÉPARTEMENT DE LA MARNE ET LA RÉVOLUTION DE 1848
100 francs
ARCHIVES DE LA MARNE
1, rue des Buttes - Châlons-s/-Marne

NOUVEAUTÉ
UN GRAND ÉCRIVAIN, UN GRAND HISTORIEN
DANIEL ROPS
NOTRE HISTOIRE
A l'usage des cours moyens et classes élémentaires des lycées et collèges. Préparation au certificat d'études primaires. Une méthode éprouvée. Une illustration documentaire abondante. Un guide à qui l'on aimera s'adresser.
TOME I : Des origines à 1610, 332 pages, 197 illustrations . . . 200 fr.
TOME II : De 1610 à nos jours, 340 pages, 250 illustrations . . . 425 fr.
DIDIER
4, r. de la Sorbonne, Paris-5e

LES LIVRES D'HISTOIRE

réformes les plus importantes. Cela sans lourde pédagogie ni vulgarisation facile. Voici donc, déjà parus : l'emmuré *Blanqui,* qui du fond de ses cachots préparait minutieusement les barricades, par Sylvain Molinier ; *Buchez*, qui tentait d'unir le Christ et Robespierre dans un seul socialisme chrétien, par Armand Cuvillier ; *Ledru-Rollin*, qui, malgré ses dons et ses instincts généreux, se montra dépourvu de force de caractère et de génie organisateur, par Robert Schnerb ; *Louis Blanc*, qui, après avoir soulevé tant d'espoir par ses articles à la *Réforme* et son *Histoire de dix ans*, amena bien des déceptions à cause de la complexité de son caractère généreux et intéressé tout à la fois, ses enthousiasmes et ses insuffisances, bref son



PROCLAMATION DE LA RÉPUBLIQUE ET RÉJOUISSANCES A LA BASTILLE.

espèce de romanticisme politique hésitant entre l'autoritarisme et la démocratie, par Jean Vidalenc. Aux faits, maintenant : voici les *Journées de février* par Jean Bruhart, puis l'*Avènement du Suffrage universel* par Paul Bastid, enfin, *Ateliers nationaux aux barricades de Juin* par Charles Schmidt.

Mais cette petite collection pousse aussi ses investigations dans un ordre d'idées plus serré et plus profond sur des points particuliers. Aussi nous retiendrons particulièrement *les Femmes en 1848*, où Edith Thomas remet en bonne lumière certaines physionomies, comme celles d'Eugénie Niboyet, Jeanne Deroin, Désirée Gay, Eugénie Voilquin, que l'Histoire, qui n'a retenu que la personnalité de George Sand et le nom de Flora Tristan, a trop facilement oubliées. De même, Pierre Chaunu donne sa place au rôle d'*Eugène Sue* dans le mouvement des idées de 1848, rôle en général ignoré du public, qui ne retient de l'auteur des *Mystères de Paris* qu'une image de dandy feuilletoniste. L'évolution de l'homme, du légitimisme bonaldien de la *Vigie de Koatven* (1823) au prétendu socialisme des *Mystères de Paris* et au fouriérisme authentique du *Juif errant* (1844), est fort bien suivie. De même, il est important de comprendre aujourd'hui à travers Auguste Cornu l'importance que la Révolution de 1848 a tenue dans la vie de *Karl Marx*, qui, après avoir quitté l'Allemagne, avait séjourné à Paris jusqu'en 1845. Enfin, Emile Tersen nous fait faire un tour d'horizon de l'Europe au moment où ce vieux continent s'enflamma à nouveau dans ce qu'on a appelé le printemps des peuples.

Un dernier livre de grande et passionnante érudition nous est offert chez un autre éditeur (les Deux Sirènes) par Maurice Dommanget : *Un drame politique en 1848*, et c'est l'histoire de Blanqui accusé par le document Taschereau d'avoir fourni à la police de Louis-Philippe des renseignements compromettants sur l'activité des sociétés secrètes. L'auteur conclut à l'innocence de l'homme du Mont-Saint-Michel, mais il a raison de nous dire que ce mystère politique et cette énigme historique sont un des drames les plus poignants de la Révolution de 1848.

On voit la variété des sujets ainsi traités, et, pourtant, comment ne pas remarquer les vides qui restent à combler. Comment se fait-il, entre autres, qu'on ait oublié de parler de l'*Art en 1848* avec les initiatives de Ledru-Rollin et de Jeauron, le concours pour l'image de la République, les critiques dans la mêlée, comme Baudelaire, et qu'on n'ait pas pensé à nous donner une réédition du *Prologue à une Révolution* de Louis Menard, ainsi qu'une *Anthologie des poètes ouvriers* ?

Mais il est temps de conclure. Et pour cela on ne saurait mieux faire qu'en empruntant au petit livre que Jean Cassou a appelé *le Quarantehuitard* et qui éclaire comme un phare l'entrée de la collection du Centenaire (Presses Universitaires). Jean Cassou est sans doute l'écrivain actuel qui s'identifie le mieux avec l'esprit de 1848. Cassou est un humaniste qui pense avec humanité. Il aime 1848 et il le dit magnifiquement, parce que « tout y est objet de foi et d'amour : le peuple qui travaille et qui souffre, une société à refaire et à remettre dans les voies du progrès, de la justice, de la fraternité et de l'avenir fécond et créateur » et parce que, malgré « leurs inconséquences, leur précipitation et leur naïveté, les hommes de 48 ont voulu une grande et haute volonté et rêvé un admirable rêve ».

L. CH.

M. Jacques Godechot, ancien professeur à l'Ecole navale, a entrepris de conter l'histoire de l'Atlantique. C'était une tâche ardue. M. Godechot a su éviter les écueils qui auraient pu faire sombrer son ouvrage dans un abîme de monotonie. En fait, l'*Histoire de l'Atlantique* (Bordas, éditeur) se lit comme un roman. Pourtant, il n'est pas un des points traités par l'auteur qui ne le soit à fond. Sans doute est-ce là le mérite de M. Godechot : il a su faire oublier son étonnante érudition pour ne livrer aux méditations du lecteur que la vie même de cet océan sur lequel tant de destins se sont noués et dénoués depuis quatre siècles.

La troisième série d'*Histoire et Portraits*, de M. le duc de la Force, de l'Académie française, vient de paraître. De Jeanne d'Arc à Louis-Philippe, que de figures souvent méconnues, sinon inconnues. L'anecdote se mêle ici à l'histoire, pour le plus grand plaisir du lecteur. (Emile-Paul frères, éditeurs.)

Après *J'ai choisi la liberté*, de Kravchenko, les éditions Self nous offrent aujourd'hui *Mon témoignage devant le monde*, de M. Jan Karsky. Cet ouvrage porte en sous-titre : « Histoire d'un Etat secret ». C'est de l'Etat polonais clandestin placé sous l'autorité du gouvernement de Londres qu'il s'agit. L'auteur ne prétend pas s'être livré à une étude approfondie de la résistance polonaise. Il n'a voulu parler que de ses expériences personnelles, raconter seulement sa propre histoire, avec l'espoir que d'autres feront comme lui, afin qu'à travers ces récits le monde entier puisse se faire une idée juste de la façon dont la nation polonaise a réagi pendant les années de l'occupation allemande.

M. Jan Karsky est le premier membre actif de la résistance polonaise qui publie un tel ouvrage.

M. Vsevolod Ivanov eut le grand privilège d'être un élève de Gorki. Le grand écrivain russe dirigea, en effet, ses débuts dans la carrière des lettres. M. Ivanov était donc parfaitement qualifié pour écrire *Rencontres avec Gorki* (Editions Paul Dupont).

Si cet ouvrage est un document captivant sur la vie de l'écrivain et de l'homme en tant que penseur et révolutionnaire, il est aussi intéressant par les autres personnages qu'il met en scène directement ou indirectement : Tchékhov, Tolstoï, Maïakowski, Lenine et Staline. Ajoutons que la traduction de Madeleine et Michel Eristov n'ôte rien à la vigueur de la langue.

MICHEL BRAGUINE
KOUTOUZOV
Traduit du Russe par S. Chripounoff
VAINCU A AUSTERLITZ
VAINQUEUR A LA MOSCOWA
1 vol. JULLIARD 200 frs
néo

ÉDITIONS SELF
JAN KARSKI
MON TÉMOIGNAGE DEVANT LE MONDE
Histoire d'un État secret
330 frs
KENNETH FENDAR
LE DILEMME FRANCE - ÉTATS-UNIS
Une aventure diplomatique
450 frs
M. SARRAZ-BOURNET
TÉMOIGNAGE D'UN SILENCIEUX
240 frs

VIENT DE PARAITRE :
1848
LE LIVRE DU CENTENAIRE
Sous la direction de Charles MOULIN, agrégé de l'Université
avec le concours de
Jean CASSOU - Georges BOURDIN - Georges DUVEAU
Édouard DOLLEANS - Auguste PINTON - Jean BOUCHARY
Tirage sur papier surglacé
40 pages d'illustrations sur couché
Couverture en Rives de 300 gr.
Un volume in-4° raisin de 344 pages... 1.200 fr.
ÉDITIONS ATLAS 100, rue Réaumur, PARIS-2e GUT. 80-60

Le plus grand succès mondial de librairie
est un livre politique
CARTES SUR TABLE
de James F. BYRNES
ancien ministre des Affaires étrangères des U. S. A.
vous révèle les relations politiques entre les U. S. A. et l'U. R. S. S.
UN DOCUMENT SENSATIONNEL
Un volume de 624 pages. 390 fr.
morgan, Éditeur
37, rue du Général-Foy - PARIS

LA TABLE RONDE
GRANDE COLLECTION HISTORIQUE in-8°
MARIE-LOUISE DES GARETS
LE ROI RENÉ
MAURICE BARDECHE
STENDHAL romancier
Lt-Cl HENRI CARRÉ
LE GRAND CARNOT
WALTHER TRITSCH
CHARLES-QUINT
"LES GRANDES FORCES HISTORIQUES"
sous la Direction de René GROUSSET
LES VILLES MARCHANDES DES XIVe et XVe SIÈCLES
par RÉGINE PERNOUD
Collection " LE BEAU PASSÉ "
HENRY BORDEAUX
de l'Académie française
REINES ET FEMMES
DUC DE LA FORCE
de l'Académie française
DE BAYARD AU ROI SOLEIL
DE COLBERT A MARAT
GILBERT DUPÉ
LA DUCHESSE DE BERRY
CHEVAUCHÉE ROMANTIQUE

...de précieux documents enfin publiés...
BARON DE LA TOUSCHE D'AVRIGNY
MONSIEUR HENRI
(HENRI DE LA ROCHEJAQUELEIN)
Préface du duc de La Force
1 vol., 8 hors-texte, couverture litho.
DUC DE LA FORCE
de l'Académie française
HISTOIRE ET PORTRAITS
1 vol., 7 illustr. hors texte
100 fr.
ÉMILE-PAUL

UN DOCUMENT SENSATIONNEL...
UNE ÉTAPE DE LA GUERRE FROIDE...
LE LIVRE BLANC AMÉRICAIN
LA VÉRITÉ
sur les rapports germano-soviétiques de 1939 à 1941
ÉDITIONS FRANCE-EMPIRE
68, r. J.-J.-Rousseau, Paris-1er
Distribution : S. I. D.
19, rue d'Hauteville, Paris

LE PROCHAIN NUMÉRO
DE
FRANCE-ILLUSTRATION
sera consacré au
Centenaire de la Révolution de 1848

Présenté par

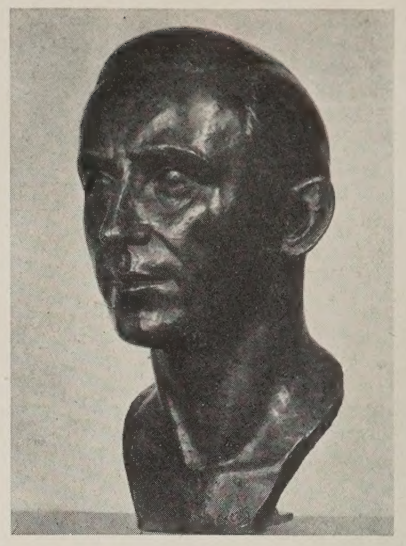
ÉDOUARD HERRIOT

de l'Académie française

Il comporte, sous une couverture en quadrichromie de Delpy, des textes, abondamment illustrés en noir et en couleurs, de MM. Marcel Bouteron, de l'Institut, François Boucher, Gabriel Henriot, Albert Mousset, Roger Céré et Louis Chéronnet.

CET ALBUM DE 100 PAGES EST REHAUSSÉ DE HORS-TEXTE EN COULEURS DE J.-J. CHAMPIN

Retenez-le dès aujourd'hui chez votre dépositaire, votre libraire habituel ou à France-Illustration, 13, rue Saint-Georges, Paris-9e



AUGUSTIN MALROUX

LE 11 avril, les personnalités civiles du Tarn, entourées de MM. Thomas, D. Mayer, Ramadier, ont célébré, par l'inauguration d'un monument, dû au sculpteur Maurice Caralp, la mémoire d'Augustin Malroux, député d'Albi de 1936 à 1940 et mort au camp de Bergen-Belsen. Au cours de cette cérémonie, Mme Malroux a reçu la Légion d'honneur et la Médaille de la résistance, décernées à son mari.

LES VENTES

HOTEL DROUOT

TABLEAUX MODERNES, M. Denis, La Fresnaye, Picasso, Renoir - Hôtel Drouot, vte 30 avril (Expo 29). **Me BELLIER, M. Schœller.**

Collection Victor Decock
TABLEAUX DESSINS ANCIENS
Berckheyde, Bosschaert, Brueghel, Claesz, Corneille de Lyon, Van Goyen, de Heem, Heda, V. Uden, V. Mieris, le Maître des Demi-Figures, S. Ruysdaël, Siberechts, Teniers, Ysenbrant, etc. Vente 12 mai Exp. 10 et 11. **Galerie Charpentier,** 76, fg-St-Honoré. **Mes ADER & RHEIMS; M. Max-Kann**

GALERIES

"COULEUR DU TEMPS", 9, rue Arsène-Houssaye, MARQUET, GERNEZ, LAPRADE, CERIA, H. de WAROQUIER, WLERICK.

GALERIE BOSC - 53, r. La Boétie
CAZALS
peintures
VANCZAK
sculptures

GALERIE CARMINE
51, rue de Seine
Y. GUEGAN
œuvres récentes

DES MOUVEMENTS IMPORTANTS SE PRODUISENT EN BOURSE

En période de réadaptation industrielle, certaines affaires réalisent de très importants bénéfices, d'autres sont susceptibles de péricliter.

Il existe encore de nombreuses valeurs très dépréciées et susceptibles de hausses importantes.

Une documentation sérieuse est indispensable.

Lisez chaque semaine :

L'OPINION
Économique et Financière.
L'hebdomadaire le mieux informé de la Bourse.

Éditoriaux de Ch. Rist, de l'Institut, A. Siegfried, de l'Académie française, L. Baudin, J. Percerou, F. Trévoux, P. Vigreux, professeurs de Facultés de Droit, A. Thiers, H. Buffandeau, etc.

Trois revues complètes : **Bourse de Paris, Hors Cote, Bourses régionales.** Étude critique pour **chaque augmentation de capital. Cote complète,** etc.

L'OPINION
ne se vend pas au numéro.
Abonnement un an : 500 fr. ; 6 mois : 280 fr.
Essai un mois : 40 francs.
1, rue Saint-Georges, C. P. Paris 5110-71.

ÉCHOS ET NOUVEAUTÉS

NOTE D'ÉLÉGANCE « SPEED »

L'équipement de luxe SPEED est constitué par quelques accessoires de haute qualité qui donneront à votre voiture une ligne nouvelle :

1° Les roues SPEED en alliage spécial à haute résistance, qui ont fait l'objet du procès-verbal n° 1226 du Centre technique de l'automobile ;

2° Les pare-chocs aux lignes les plus aérodynamiques ;

3° La malle arrière, toujours très utile pour le transport des bagages.

Pour tous renseignements : ETABLISSEMENTS BRISSONNET ET Cie, 22 *ter*, boulevard du Général-Leclerc, Neuilly-sur-Seine. Tél. : MAI 87-40.

UN LIT EN UNE SEULE PIÈCE ARTICULÉE

LES Établissements PEYRON, spécialistes du matériel de camping, ont fait breveter un modèle de lit pliant qui a valu à son créateur la médaille de vermeil à la dernière Foire de Paris.

Ce lit, vendu sous la marque « GEP » (déposée), n'est pas seulement destiné au camping. Il peut avoir sa place, comme lit de secours, dans tous les intérieurs.

Fait intéressant : de nombreux hôpitaux, cliniques, sanas ont déjà passé d'importantes commandes.

Le lit GEP, en une seule pièce articulée, est fabriqué en tube d'acier spécial très léger (il ne pèse que 8 kilos). Il s'ouvre et se replie en une seconde.

La toile, en fort coton écru lavable, est renforcée latéralement, avec possibilité de réglage de tension par laçage en dessous, ce qui confère au lit GEP une très grande souplesse.

Documentation, avec reproductions photographiques, adressée sur demande : Établissements PEYRON, 4, rue des Mariniers. Paris (14e).

N'ATTENDEZ PAS L'HIVER...

... pour prendre vos précautions contre le froid. Dès maintenant, faites installer des joints métalliques BENOIT sur vos portes et fenêtres. Vous interdirez ainsi l'entrée de votre home au froid, à la pluie, au vent, au bruit et à la poussière.

En prenant vos dispositions tout de suite, avant l'afflux saisonnier des commandes, vous aurez l'avantage d'une exécution rapide. Le travail sur bois sec est préférable et vous affronterez l'hiver sans appréhension, tout en bénéficiant d'une fraîcheur bienfaisante durant la saison chaude.

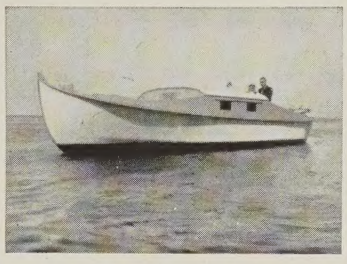
Nos joints sont garantis dix ans et pratiquement inusables.

L'an prochain, la question du chauffage se posera avec autant d'acuité... Les joints BENOIT vous permettront de réaliser une économie de chauffage de l'ordre de 35 %.

Étude de devis sans frais ni engagement de votre part. Demandez notre documentation n° 46 et un extrait de nos nombreuses références.

Établissements E. BENOIT et Cie, 11, rue des Petites-Écuries, Paris (10e). Tél. : PRO. 27-09.

PRÉPAREZ VOTRE CROISIÈRE...



Pinasse de 10 m. 50, équipée d'un 15 CV COUACH.

... Mais soyez prévoyants ! Que vous ayez une toute petite embarcation, un bateau sardinier, un cotre de pêche, un bateau pilote, un bateau remorqueur ou un yacht mixte, équipez-le d'un moteur à toute épreuve.

Seule une grande firme spécialisée dans la fabrication des moteurs marins peut vous fournir, avec le maximum de garanties, le type exact de moteur convenant à votre bateau.

Les Moteurs COUACH, *à régime lent*, sont spécialement construits pour la mer, étant destinés à être soumis, sans arrêt, à l'action destructive de l'eau de mer et de l'air marin. Dites-vous bien que le moteur est le véritable cœur de votre bateau et que de sa marche régulière dépend toujours votre sécurité.

Pour tous renseignements : MOTEURS COUACH, 125, boulevard de la Plage, Arcachon.

CONTRE LE VOL DE L'ESSENCE

L'ESSENCE est chère et rare. Ne vous la laissez pas voler dans votre réservoir : munissez-le d'un bouchon antivol « Éclair », breveté depuis 1935. Le bouchon « Éclair » est rigoureusement inviolable, grâce à la conformation spéciale de son ressort ; imperdable, puisqu'il ne peut être démonté du goulot sur lequel il est fixé ; pratique, puisqu'on l'ouvre et le ferme avec un doigt.

D'une présentation luxueuse : chromé extérieurement, cadmié intérieurement ; tout en acier, donc d'une robustesse à toute épreuve, absolument étanche grâce à son joint en cuir traité, le bouchon antivol « Éclair » est monté en quelques minutes sur tous les goulots dits « à baïonnette » de types courants, tels que ceux des : Citroën T. A., Renault, Peugeot - 202, 302, 402, Simca-8, etc. (désigner le modèle).

Parmi les accessoires « Éclair », citons également les protecteurs d'ailes, les tampons de pare-chocs, les obturateurs pour calandre Citroën.

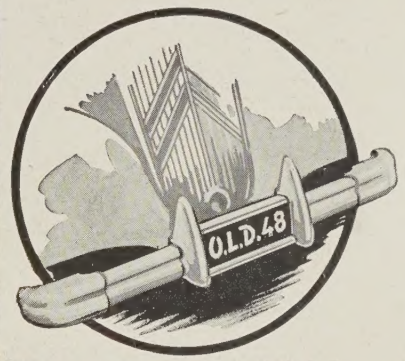
En vente chez les grossistes et agents de marques. Établissements CHALUMEAU, constructeurs, 13, rue d'Armenonville, Neuilly-sur-Seine.

L'ÉQUIPEMENT DE QUALITÉ O. L. D.

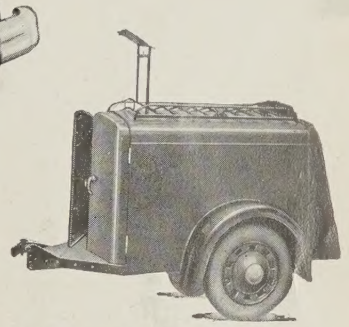
LES Établissements LECANU-DESCHAMPS, bien connus de nos lecteurs, ont lancé au dernier Salon un luxueux pare-chocs en acier inoxydable poli. Celui-ci a rapidement acquis une place de choix parmi les accessoires qui enjolivent la voiture de série.

La galerie de toit O. L. D.

la malle de toit et les porte-bagages arrière, très appréciables pour le transport de tous les objets encombrants, les remorques-fourgons métalliques de 400 et 600 kilos, sans oublier les marchepieds adaptables aux Citroën TA.



Le pare-chocs en acier inoxydable O. L. D.



La remorque O. L. D. 600 kilos.

Ce pare-chocs fait partie de l'équipement de qualité O. L. D., qui comprend la classique galerie,

O LECANU, D., 51, rue Raspail, à Levallois (Seine). Tél. : PER. 01-29.

AVIS FINANCIER

CRÉDIT LYONNAIS

Situation au 31 janvier 1948

La situation au 31 janvier, bien que marquée par les opérations de règlement de fin d'exercice, présente un total de 162.003 millions en augmentation de 12.512 millions sur celle du mois de décembre. Cet accroissement résulte principalement de l'évaluation, aux nouveaux taux des changes, des comptes des agences étrangères.

Au passif, les comptes de chèques et les comptes-courants progressent ensemble de 12.036 millions.

A l'actif, on constate une augmentation de 6.083 millions du portefeuille effets et de 5.885 millions des comptes-courants.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

ADMINISTRATION DES DOMAINES

ADJUDICATION, 12 mai 1948, 10 h. à **CONDOM** (Gers) au Tribunal civil, par le ministère de Me **ARDILOUZE,** avoué, **en 3 LOTS :**

TRÈS IMPORTANT FONDS DE COMMERCE de NÉGOCIANT et DISTILLATEUR en

EAUX-DE-VIE d'ARMAGNAC,

exploité à **CASTELNAU-d'AUZAN (Gers)** par la **Société Française des GRANDS ARMAGNACS.** Éléments incorporels, matériel et marchand.

Droit au bail de divers IMMEUBLES. Mise à Prix des 3 lots : 500.000 frs - 500.000 frs - 18.000.000 frs — Pour plus amples renseignements, s'adresser à **DIRECTION DES DOMAINES à AGEN,** à M. l'**INSPECTEUR PRINCIPAL des DOMAINES,** à **AUCH,** et à Me **ARDILOUZE,** avoué poursuivant, à **CONDOM. REMARQUE IMPORTANTE : agrément préalable par le DIRECTEUR DES SERVICES AGRICOLES, BUREAU NATIONAL DE L'ARMAGNAC, avant le 2 mai 1948.** (Boîte postale n° 8, à EAUZE, Gers.)

RUBRIQUE IMMOBILIÈRE

70 KILOMÈTRES PARIS-OUEST.
CHATEAU Louis XIII parfait état.
Tout confort, 35 hect. de bois. LIBRE
132 bd Haussmann, Paris **FEAU**
LAB. : 69-34.

VICHY **MAGN. DOM. HERB.** convient pour élevage pur sang Pad., box, piste, entr.
70 Ha. prairie. parc. bois, labours, vign., pot., étgs, m. h.
STYLE IMPEC. tt conf., com. anc. bon état, eau, élec. **AFF. de QUAL. LIB. PHOT.**
AUZOUX-DESEYNE, 165, bd Haussmann ÉLY. 69-89.

Grande et belle propriété, bordure du bois de Vincennes, face midi. Grand confort, parfait état. Près Métro, autobus et gare. LIBRE A LA VENTE. Intermédiaires s'abstenir. Écrire, COMTANT 221-506, rue Vivienne, Paris 17e.

A VENDRE, à Boulogne, beau terrain, 8.000 m² - Agence VEDEL, 12, rue de l'Ancienne-Mairie, Boulogne-sur-Seine.

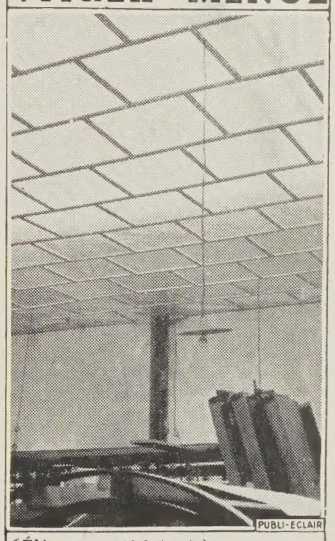
PRÈS MÉTRO, IMMEUB. av. MAGNIF. APPARts de 7 p., LIBRE. Prix 6.000.000 P. BAILLY, 68, bd Malesherbes, Paris 8e.

MAROC
Transactions immobilières
Faites un plac. sûr et de gr. AVENIR, en achetant à Casablanca, Agadir et Tanger, des **IMMEUB., TER. SPÉCULATIFS, VILLAS, PROPRIÉTÉS AGRICOLES. Affaires commerciales ou industrielles. Très gros avantages. Fisc. presque nulle**
SOCIÉTÉ **"FONCIA"** CASABLANCA

Vente au Palais de Justice, à Paris. Le samedi 8 mai 1948, à 14 heures.
IMMEUBLE RAPPORT, Paris, XVe.
42 bis, rue de l'Abbé-Groult
Cont. 555 m. 32 - Mise à prix 600.000 fr.
IMMEUBLE RAPPORT, Paris, XVe.
202, rue de la Convention
Cont. 324 m. 10 - Mise à prix 1.500.000 fr.
S'ad. Me **SOURDILLE,** av., 44, r. des Mathurins ; Fougerès, Lelièvre, avoués ; Bourdel, Faroux, Ader, notaires à Paris ; Hérard, Alaux, avoués au Blanc.

Vente au Palais de Justice à Paris. 24 avril 1948, à 14 heures. **IMMEUBLE à PARIS**
RUE CAMBON, 51 et 53
et Bd de la MADELEINE, 1 et 3
Six étages, 815 m². Revenu brut : 1.081.560 fr. Suscep. forte augment.
MISE A PRIX : 40.000.000 de fr.
S'adr. : Mes **DENIZOT,** 1, rue de Castiglione, et Raveton, avoués, à Paris.

SOUS PLAFOND
VITREX - MENOZ



(Éléments préfabriqués)
Deux résultats opposés :
en HIVER = *CHALEUR*
en ETE = *FRAICHEUR*
Meilleure diffusion de la lumière. Suppression de la condensation et des poussières etc.
Ecrire : VITREX - MENOZ 27, r. DROUOT - PARIS 9e qui transmettra à son CONCESSIONNAIRE-INSTALLATEUR RÉGIONAL

COGNAC CROIZET
FONDÉE EN 1805

LA TROUSSE EXCELSIOR

élément de travail
INDISPENSABLE

L'ENSEMBLE LUXE 1650 F.
TAXE LOCALE EN SUS

EXCELSIOR DE BAYARD
le stylo sans reproche

LES ENSEMBLES : 1.125-1.400-1.650 Fr.
LES PORTE-PLUME SEULS
AVEC BLOC DE RECHANGE
650 • 900 • 1.000 Fr.
TAXE LOCALE EN SUS

PUBLICITÉ 748

Le Directeur-Gérant :
G. CAHEN-SALVADOR.

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imprimerie de Bobigny.
Printed in France. — Publication hebdomadaire.

Dépôt légal 2e trimestre 1948.
Imprimeur no 53.